BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES,
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XIII.

TREIZIÈME ANNÉE. 1853 — 1854.

PARIS,
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.
1853



tons que le Saint-Siége ait admis tous les faits extraordinaires qui sont rapportés dans cette Vie. Quant à sa valeur littéraire, il faut avouer qu'elle est des plus médiocres; le style en est suranné et d'assez mauvais goût. Il est étonnant que l'éditeur n'ait pas cherché à le rajeunir. La langue française ayant subi une véritable révolution dans la seconde moitié du XVIIe siècle, la lecture des livres écrits à une époque antérieure n'est guère supportable, à moins qu'ils n'aient un mérite supérieur, comme les œuvres de saint François de Sales ou le Plutarque d'Amyot. Celui du P. Fauré, ne pouvant être rangé dans cette catégorie, aurait gagné à être retouché. Cependant, il pourra être lu par tous avec édification, surtout par ceux qui s'attachent plus au fond qu'à la forme.

OUVRAGES

Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

La S. Congrégation de l'Index, par un décret du 21 juillet dernier, approuvé par le Souverain-Pontife le 25 du même mois, a condamné les ouvrages suivants :

Hippolytus and his age, or the doctrine and practice of the Church of Rome under Commodus and Alexander Severus, etc., by Christian-Charles-Josias *Bunsen* (*Hippolyte et son siècle, ou la doctrine et la pratique de l'Église de Rome sous Commode et Alexandre Sévère, etc.*, par Chrétien-Charles-Josué *Bunsen*).

Le Règne social du christianisme, par *F. Huet*.

Segretario galante, ovvero Raccolta di lettere amorose, coll' aggiunta de'brani di correspondenza di due infelici amanti, e loro tragica fine. Livorno, 1852. (*Le Secrétaire galant, ou Recueil de lettres érotiques, avec addition de fragments de correspondance de deux amants malheureux, et de leur fin tragique*. Livourne, 1852.) — Ouvrage déjà défendu par décret du 17 mars 1817.

Opere di Giuseppe Prati; Cantici politici, Storia e Fantasia. (*Œuvres de Joseph Prati; Chansons politiques, Histoire et Fantaisie.*)

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Instituzione di dogmatica teologia, tratto isagogico* del sacerdote Antonio *Criscuoli* (*Institutions de théologie dogmatique, traité isagogique,* par le prêtre Antoine *Criscuoli*), condamné par décret du 26 avril 1853, s'est soumis d'une manière digne d'éloges, et a réprouvé son livre (Voir p. 481 de notre tome XII).

13ᵉ ANNÉE. N° 3. *Septembre* 1853.

MÉMOIRES TOUCHANT LA VIE ET LES ÉCRITS

DE MARIE DE RABUTIN-CHANTAL, DAME DE BOURBILLY,

MARQUISE DE SÉVIGNÉ,

PAR M. LE BARON WALCKENAER.

5 volumes grand in-18, de 544, 518, 480, 390 et 468 pages (1845-1852), chez Firmin Didot frères : — prix : 4 fr. le volume.

Le commencement de cet ouvrage date déjà de plusieurs années, et, dans l'intervalle qui sépare le tome 1er du dernier, plusieurs volumes ont été réimprimés. L'auteur a publié successivement son travail, en faisant concorder les divisions de la vie de son héroïne avec les grandes époques du XVIIᵉ siècle. Ainsi la première partie embrasse les dernières années de Louis XIII, la Régence et la Fronde (1626-1654) ; la seconde, le ministère de Mazarin et la jeunesse de Louis XIV (1654-1668); la 3ᵉ, la période des premières conquêtes de Louis XIV (1664-1672) ; la 4ᵉ, la guerre contre la Hollande (1671—1673) ; et enfin, la 5ᵉ, la seconde conquête de la Franche-Comté et la première coalition des puissances contre la France (1673—1680). Seize années de la vie de madame de Sévigné nous resteraient encore à parcourir, et exigeraient au moins deux autres volumes ; mais la mort récente de l'auteur est venue interrompre ce grand et beau travail, qui, suivant toute apparence, ne sera plus repris par personne.

Le dessein de cet ouvrage a été « d'éclairer l'histoire du siècle de » madame de Sévigné par ses écrits, et de mieux faire comprendre ses » écrits par la peinture de son siècle (t. I, p. 370). » On se tromperait, en effet, si l'on ne considérait le recueil des lettres de cette femme célèbre que comme une œuvre littéraire, que comme une longue et charmante causerie, offrant un parfait modèle du style épistolaire. Après en avoir achevé la lecture, un des hommes les plus spirituels de cette époque, qui avait assisté au grand siècle et l'avait vu finir, le duc de Villars-Brancas, écrivait : « Je n'ai jamais eu l'imagination aussi frap- » pée : il m'a semblé que d'un coup de baguette, comme par magie, » elle avait fait sortir cet ancien monde, que nous avons vu si différent » de celui-ci, pour le faire passer en revue devant moi. » Mais, ob-

ordinairement aux œuvres de l'esprit une force et une beauté réelles. Mais il est juste de reconnaître que, même privé de cette qualité, il est loin d'être dépourvu d'intérêt. A. Rispal.

55. **EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON**, *où l'on traite différentes questions de philosophie rationnelle*; ouvrage posthume du comte Joseph de Maistre. — 3e édition, 2 volumes in-8° de 322 et 380 pages (1852), chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 12 fr.

Le comte Joseph de Maistre a le sort des génies de premier ordre : il grandit à mesure que se fait la distance : *Crescit occulto, velut arbor, ævo fama Marcelli*; et il est permis de croire qu'aujourd'hui M. Villemain lui-même hésiterait à affirmer crûment que les principes de l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* se résument rigoureusement ainsi : « Haine aveugle contre toute espèce de liberté; proscription de toutes » les idées qui ont pu avancer l'indépendance de l'homme; proscrip- » tion même des principes de justice et d'humanité qui ont précédé » les violences de la Révolution; anathème sur les lettres et les sciences; » regret de l'ignorance du moyen âge; apothéose de l'inquisition et de » la tyrannie ! » Voilà pourtant ce qu'était cette pauvre école libérale de la Restauration, qui a commis presque autant de bévues qu'elle a soutenu d'erreurs! Dès ce temps-là, en ce temps-là surtout, on marquait d'un fer rouge quiconque ne pensait pas comme la secte en vogue. Tout rationalisme implique tyrannie. Mais les faits ont montré qui avait raison, de tous ces beaux et fins esprits, ou de l'homme que son incomparable génie a plus d'une fois rendu prophète. Et si M. Villemain, malgré son bon sens, malgré son talent vraiment distingué, a pu porter de sang-froid cette injuste sentence, qu'était-ce donc parmi les disciples, parmi des juges moins éclairés et plus vulgaires! M. de Maistre avait abattu et enseveli dans leur propre ignominie un certain nombre d'idoles pour lesquelles on avait encore quelques grains d'encens. Il avait demandé leurs titres à quelques-uns des pères de la philosophie impie et révolutionnaire, et il avait montré, avec cette éloquence de la vérité à laquelle la victoire est toujours réservée, qu'en dehors des idées catholiques l'esprit humain s'affaisse sous le poids des questions qu'il doit résoudre, et que toute préoccupation antireligieuse est un principe et un germe d'erreur.

Avec le même regard sûr et profond qui fit voir à Bossuet tous les points vulnérables du protestantisme, et qu'ont seuls les hommes de

cette trempe, M. de Maistre sonda la lèpre du siècle affreux qui allait mourir, et les besoins des temps nouveaux. Frappé du mal qu'il fallait guérir et de tout le bien qu'il y avait à faire, il déploya, dans tout leur éclat et dans toute leur puissance, les dons merveilleux qu'il avait reçus du ciel, et il en usa avec un talent redoutable. Il saisit corps à corps les auteurs de théories malfaisantes, les inventeurs de principes désastreux, les fabricateurs d'erreurs et de mensonges, et il vengea brillamment la cause de Dieu, de l'Eglise, de l'autorité et du bon sens, ou de la vraie philosophie. On avait bafoué le bien et les bons : M. de Maistre bafoua le mal et les méchants; on avait conspiré contre l'histoire avec l'histoire elle-même : M. de Maistre découvrit et dénonça l'attentat; on avait dégradé la philosophie pour en faire la servante du vice et des passions : M. de Maistre lui rendit son honneur, ses glorieuses prérogatives, et la consacra de nouveau au service de l'Eglise et de Dieu; on voulait refaire la société : il montra qu'on en avait pas même la notion véritable; on invoquait la liberté : il fit voir qu'on n'en avait que la sanglante et coupable effigie. A force de remonter aux sources reculées du mal, il rencontra un philosophe, paisible possesseur d'une gloire incontestée, un des patriarches de la philosophie moderne, novateur tellement audacieux qu'il avait prétendu doter l'esprit humain d'un instrument nouveau (*novum organum*), qui lui permettrait de tout refaire à neuf, centuplerait ses forces et renouvellerait ses destinées. L'opinion avait accepté ces promesses comme des réalités, et il était à peu près universellement reçu que Bacon de Vérulam avait réformé, presque recréé la philosophie, et que les sciences intellectuelles ou physiques lui devaient leur régénération, leur rajeunissement, leurs progrès, ou plutôt lui devaient la vie. M. de Maistre, qui a dit quelque part que « la » science est un acide qui détruit tous les métaux, excepté l'or, » avait à un haut dégré ce rare talent de découvrir, à la simple inspection, la fausse monnaie de la vérité. Il passa donc le vicomte de Saint-Alban au creuset de sa terrible analyse, il examina ce philosophe-prodige, et il écrivit ses impressions dans ces deux précieux volumes, qui viennent d'être imprimés pour la troisième fois, et qui devraient l'être pour la vingtième. Tous ceux qui ne connaissent Bacon que par oui-dire ; tous ceux qui ne l'ont étudié que superficiellement et avec les préventions de la routine et des idées courantes, sont consciencieusement obligés de lire l'ouvrage de M. de Maistre. Ils y verront non-seulement que le chancelier d'Angleterre a usurpé une bonne partie de sa gloire, mais

encore que son ignorance n'a eu d'égale que sa présomption. Et puis, que de distractions comiques! que de préjugés honteux! que de pauvretés ! que de misères! Il est vrai que M. de Maistre est impitoyable à son égard; mais quand la vérité est compromise, on ne doit d'égards qu'à la vérité : *Amicus Plato...* Quant aux observations profondes, aux vues de génie, aux pensées neuves et fécondes, M. de Maistre les prodigue, là comme ailleurs, à pleines mains. Il esquisse, en quelques vingt pages, une théorie des beaux-arts, laquelle est un chef-d'œuvre. Là sont, en germe, toutes les idées que les professeurs catholiques de littérature doivent répandre. Mais nous avons soin d'abandonner ces inépuisables trésors, cette magnifique opulence, pour aller glaner dans ces funestes rudiments qui pullulent aujourd'hui, et où l'on prend pour la littérature ce qui n'en est pas même l'écorce, où l'on semble vouloir donner la recette du talent, et où l'art devient de l'artifice ou bien une stérile nomenclature. Hélas! ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons la triste manie d'imiter ceux que nous combattons. Quand serons-nous donc efficacement persuadés que nous sommes aux sources de la vie en tout ordre de choses ?

M. de Maistre suit dans son livre la marche indiquée par Bacon lui-même. « Il faut, dit-il, le considérer d'abord comme législateur, » et voir ensuite, puisqu'il a eu la prétention de donner à la fois » l'exemple et le précepte, de quelle manière il a exécuté ses propres » lois, et jusqu'où il s'est élevé par sa méthode. » — Puis, quand le *nouvel instrument* — *novum organum* — est complétement *démonté*, M. de Maistre conclut, et il en a le droit : « Les moins clairvoyants » peuvent l'examiner dans le plus grand détail, et se convaincre par » leurs propres yeux que jamais l'histrionisme philosophique ne pré- » senta à la superficielle crédulité rien à la fois de si fastueux et de si » nul. » Quand ensuite il a montré la manière dont le philosophe anglais s'est servi de son *nouvel instrument* dans ce qui regarde Dieu, l'intelligence et l'âme, l'origine du mouvement, les sens et le principe sensible, la matière et le principe des choses, les causes finales, l'union de la religion et de la science, et la pratique de la religion, le grand écrivain porte cette sentence, hélas! trop motivée : « La nature » l'avait créé bel esprit, moraliste sensé et ingénieux, écrivain élégant, » avec je ne sais quelle veine poétique qui lui fournit sans cesse une » foule d'images extrêmement heureuses, de manière que ses écrits, » comme fables, sont encore très-amusants. Tel est son mérite réel,

» qu'il faut bien se garder de méconnaître; mais dès qu'on sort du » cercle assez rétréci de ses véritables talents, c'est l'esprit le plus » faux, le plus détestable raisonneur, le plus terrible ennemi de la » science qui ait jamais existé. Que si on veut louer en lui un amant » passionné des sciences, j'y consens encore; mais (comme je ne me » repens point de l'avoir dit ailleurs) c'est l'*eunuque amoureux.* — » Quant à son caractère moral, en faisant même abstraction du juge- » ment fameux qui a laissé une si grande tache sur sa mémoire, il y » aurait encore à sa charge une foule de traits fâcheux. »

Lorsque l'*Examen de la philosophie de Bacon* parut, on crut généralement, sans doute parce que c'était un ouvrage posthume, et que l'auteur y est quelquefois très-véhément, que M. de Maistre n'y avait pas mis la dernière main, et que, s'il eût corrigé les épreuves, il aurait effacé un assez grand nombre d'expressions exagérées ou trop incisives. —Rien ne nous semble motiver ce jugement. Il y a, dans cet ouvrage, le même dessein, la même maturité, et autant de délibération que dans les autres livres de l'auteur. M. de Maistre y est lui-même, autant, mais pas plus qu'ailleurs. Nous savons, du reste, par la publication de ses *Lettres et Opuscules*, que l'*Examen* a eu le sort des œuvres les plus achevées. Il fut composé à Saint-Pétersbourg, comme *les Soirées*, et, comme elles, repoli à Turin. Nous avons donc bien ici la pensée exacte et les impressions réfléchies de M. de Maistre. Tout y est-il parfait? Rien n'est parfait sur la terre, ni l'homme, ni ses œuvres; mais M. de Maistre avait un très-grand génie, et il a écrit toujours avec ce très-grand génie. Faisant la guerre, il a ceint ses armes et il s'en est servi. Passionné pour la vérité, il l'a défendue avec un esprit étincelant, une verve prodigieuse, une âpre ironie et des sarcasmes sublimes. Pour l'apologiste de la religion, il ne s'agit pas de faire briller son adresse dans d'élégantes passes d'armes : c'est l'ennemi qu'il faut vaincre, c'est sa cité qu'il faut prendre! Soyez doux, quand il est question de ramener les hommes! mais quand il est question d'exterminer l'erreur, soyez implacables! *Oderint vitia, diligant homines*. Peut-être, dans son zèle et dans le feu de l'action, M. de Maistre a-t-il par fois frappé trop fort; mais il est rare, bien rare, qu'il n'ait pas frappé juste. Il a d'ailleurs le grand mérite, le mérite si français, d'avoir élevé la conversation, naturellement, sans efforts, comme de son mouvement propre, jusqu'aux plus hauts accents de l'éloquence.

L'*Examen de la philosophie de Bacon* ne doit être absent d'aucune bibliothèque sérieuse. C.-M. André.

56. **LE GUIDE DU CHRÉTIEN** *au tribunal de la Pénitence,* ou *Instructions sur le sacrement de Pénitence et prières pour le recevoir avec fruit,* par M. l'abbé Tamisey. — 1 volume in-32 de XII-660 pages (1853), chez Popelain et Cie, à Dijon, et chez Lhuillier, à Paris; — prix : 1 fr. 80 c.

Voici encore un bon ouvrage de M. l'abbé Tamisey. Il a pour but de préparer les fidèles à recevoir dignement le sacrement de la Pénitence. Pour cela il commence à leur en montrer l'excellence et l'efficacité, méthode parfaite et la seule vraiment utile. Ce ne sont ni les grands éclats de l'éloquence, ni les expressions d'une piété d'enfant qui jettent dans l'âme des principes solides et des convictions durables; mais l'étude et la méditation, la vérité rendue palpable par le raisonnement et par les faits. Quand on a vu l'origine du sacrement de Pénitence, examiné une à une, à la clarté de l'Écriture et de la tradition, ses parties fondamentales, la contrition, la confession, la satisfaction ; quand on est descendu dans le cœur même de son sujet, voyant d'un côté ce que la foi, la raison, le bon sens exigent, et ce que l'on fait, hélas ! presque toujours, on se sent naturellement entraîné à dire : Je veux mieux faire ? C'est la parole qui sortira des lèvres et du cœur du tout bon chrétien qui aura eu la patience ou la bonne volonté de lire la première partie de ce livre. L'auteur y fait toucher au doigt d'une manière intéressante, docte et pratique, la grande dignité de ce sacrement que l'on reçoit si souvent et si mal, aussi presque toujours sans aucun fruit. Ces instructions sont divisées en petits chapitres qui pourront servir de lecture pour chacun des jours du Carême ou de l'Avent. Le style en est attachant, la forme didactique se cache agréablement sous une diction simple, naturelle et harmonieuse, qui fait oublier au lecteur le maître qui l'instruit, et ne lui laisse voir que les belles vérités dont le souvenir lui revient plus vivant. Les avis pratiques sont presque toujours bien donnés, sages et dictés par une longue expérience. L'auteur a lu et étudié les grands maîtres de la vie spirituelle, le cœur humain et son propre cœur. C'est là sans contredit le meilleur des livres pour qui a le courage d'y jeter souvent les yeux. Aussi avons-nous trouvé dans ce Guide des observations fines et délicates, des traits heureux, des remarques d'une vérité saisissante. La matière, d'ailleurs, est traitée dans toute son étendue, sous tous ses aspects, bien que dans un cadre res-

treint. C'est bien là ce qui convient aux fidèles qui, sans être théologiens, veulent avoir une instruction solide.

Dans la seconde partie, le cœur prend seul la plume : il parle, il prie, il pleure, il promet, il espère, il se réjouit, etc., en un mot ce sont tous les actes de piété préparatoires à l'absolution, c'est l'action de grâces après l'avoir reçue ; mais une préparation et une action de grâces mesurées moins peut-être sur la ferveur du pénitent, que sur la longueur des heures qu'il consacre souvent, la veille de certaines fêtes, à attendre son tour auprès du saint tribunal. Hé bien ! si longue que soit cette attente, les pieux fidèles trouveront de quoi occuper leur esprit et leur cœur dans le *Guide du chrétien*. Prières pour une messe spéciale de pénitence, exercices de toutes sortes, actes de contrition, d'amour, de bon propos, etc. ; oraisons prises dans saint Bernard, dans saint Augustin, etc., pour exprimer à Dieu tous les sentiments les plus tendres et les plus généreux ; le *Pater* appliqué à tous les besoins d'une âme contrite, des litanies, les Psaumes de la Pénitence, etc. La piété, la contrition, la charité doivent naître bientôt à la suite de ces lectures, pour peu qu'on laisse son cœur y réfléchir.

57. **HISTOIRE DE CONSTANTINOPLE**, *comprenant le Bas-Empire et l'Empire Ottoman*, par M. Baptistin Poujoulat. — 2 volumes in-8° de 500 pages plus 2 cartes (1853), chez Amyot ; — prix : 15 fr.

On compte au moins quatre écoles historiques, auxquelles on a donné les noms de *symbolique*, *narrative*, *descriptive* et *philosophique*. La première se livre à toutes les fantaisies de l'interprétation ; par elle le fait le plus simple est transformé en événement considérable, dont la signification échappe aux yeux du vulgaire. Le moindre vestige de monument, la plus insignifiante légende populaire jette une lumière éclatante sur les époques les plus obscures et sur la vie morale des peuples. L'imagination joue un grand rôle dans ce système, dont M. Michelet est un des représentants actuels. — La seconde école ne se renferme jamais dans les strictes limites de la narration pure. M. de Barante, qui, dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, a déclaré qu'il écrivait *ad narrandum*, ne s'abstient pas cependant toujours d'apprécier les faits. Il n'y a que les chroniqueurs et les annalistes qui puissent rester fidèles à un programme aussi sec et aussi impersonnel. — A la tête de la troisième se trouve M. Augustin Thierry, dont les travaux historiques peuvent être et ont été légitimement critiqués au point de vue de la tendance des

questions qu'elle avait proposées pour sujets de ces deux prix, et qui n'ont pas été suffisamment traitées par les concurrents de cette année.

NÉCROLOGIE.

M. Ozanam.

Les lettres et la religion viennent de faire une perte douloureuse : M. Frédéric Ozanam est mort à Marseille, le 8 de ce mois, peu de jours après son arrivée d'Italie où il n'avait pu retrouver les forces qui l'abandonnaient. — Né le 23 avril 1813, à Milan, où son père était conservateur de la Bibliothèque ambrosienne, M. Frédéric Ozanam rentra en France avec lui en 1817, après l'occupation des Autrichiens, et fit ses études à Lyon ; il y fut professeur de droit commercial avant d'être appelé à succéder à M. Fauriel dans sa chaire du Collége de France. Ame forte dans un corps débile et usé par le travail, M. Ozanam, qui parlait presque toutes les langues de l'Europe, qui s'était livré à l'étude de l'hébreu et du sanscrit, n'était pas seulement un érudit et un savant : c'était un homme d'une foi vive, d'un zèle ardent, d'une piété profonde. Vice-président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, dont il fut un des fondateurs, il a eu la consolation d'être entouré à Marseille, non-seulement de sa famille, mais aussi de quelques confrères qu'il a édifiés par sa douce résignation en face de la mort, et par la ferveur avec laquelle il a reçu les derniers sacrements.

Les principaux ouvrages de M. Ozanam sont :

1° Des *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon*, publiées en 1831, à l'occasion du passage des saints-simoniens à Lyon ; — 2° une étude historique sur *Deux Chanceliers d'Angleterre*, Bâcon et saint Thomas de Cantorbéry ; — 3° un curieux ouvrage sur *Dante et la philosophie catholique au* XIIIe *siècle* (1839) ; — 4° des *Études sur les sources poétiques de la Divine Comédie* (1845) ; — 5° en 1847, *les Germains avant le christianisme* ; — 6° en 1849, *la Civilisation chrétienne chez les Francs* : ces deux volumes, qui ne font qu'un même ouvrage, furent couronnés par l'Académie et valurent à l'auteur le grand prix Gobert ; — 7° dans un voyage en Italie, il recueillit les matériaux d'un livre imprimé en 1850 : *Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie, depuis le* VIIIe *siècle jusqu'au* XIIIe ; — on doit à ce même voyage *les Poètes franciscains en Italie au* XIIIe *siècle*, curieux ouvrage publié en 1852.

13e ANNÉE. N° 4. *Octobre* 1853.

OUVRAGES

Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

La S. Congrégation de l'Index, par décrets des 5 et 6 septembre dernier, approuvés par le Souverain Pontife le 10 du même mois, a condamné les ouvrages suivants :

Il Mechitarista di S. Lazzaro di Venezia. Osservationi critiche sopra l'opuscolo intitolato : Memoria diretta a sviluppare i motivi delle imputazioni che si riproducono a carico della Congregazione de' Monaci Armeni Mechitaristi. (*Le Méchitariste de Saint-Lazare de Venise. Observations critiques sur l'opuscule intitulé : Mémoire ayant pour objet de développer les motifs des imputations qui se reproduisent contre la Congrégation des moines Arméniens Méchitaristes*).

Contro lo anomino autore del libello intitolato : Il Mechitarista di S. Lazzaro di Venezia, breve risposta nella sua specialità, del prete Veneziano Giuseppe Cappelletti. (*Contre l'auteur anonyme de l'opuscule intitulé : Le Méchitariste de Saint-Lazare de Venise, courte réplique dans sa spécialité*, du prêtre Vénitien *Cappelletti*). — Damnatur utrumque opus ut libellus famosus.

Les Origines de l'Eglise Romaine, par André *Archinard,* Pasteur de l'Eglise de Genève.

L'Univers, Histoire et description de tous les peuples ; Dictionnaire encyclopédique de la France, par M. Ph. *Le Bas.*

Palestine, Description géographique, historique et archéologique, par S. *Munk,* employé au département des manuscrits de la Bibliothèque Royale.

Sull' evidenza del cristianesimo, Lezioni. — Florence, 1850.

---

67. **DE L'AMADIS DE GAULE** *et de son influence sur les mœurs et la littérature au* XVIe *et au* XVIIe *siècle*, par M. E. BARET. — 1 volume in-8° de 200 pages (1853), chez Durand ; — prix : 3 fr. 50 c.

« Il semble qu'il y ait là-dessous quelque mystère, — dit un des in-
» terlocuteurs, — car, à ce que j'ai ouï dire, c'est là l'*Amadis de Gaule*
» le premier livre de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne, et c'est
» de celui-là que tous les autres tirent leur origine ; il me paraît donc

ses amis pour lui faire connaître l'état des esprits à la suite de cet événement, et cette épître était accompagnée d'une pièce de vers où l'auteur apostrophe Ravaillac et impute aux suggestions des jésuites le meurtre de son roi. Les vers sont détestables, et peu importe ; mais l'inculpation est gratuite. On a depuis lors réfuté trop surabondamment cette calomnie pour que nous nous y arrêtions ici. Son ambassade en Hollande lui a fourni l'occasion de voir de près les dissensions des Provinces-Unies, la compétition de Barneveld et de Maurice, le schisme des Arméniens et des Gomaristes. Les dépêches de du Maurier sur ces faits importants ont un certain prix pour la connaissance exacte des mobiles de la lutte des deux partis qui se trouvaient en présence, et dont la mort de Barneveld a été une des péripéties.

On l'a vu, le manuscrit de du Maurier n'apporte pas d'éclaircissement notable aux faits connus ; à ce point de vue il n'a donc qu'un médiocre intérêt. Mais le livre dont il a donné l'idée sera lu avec fruit, malgré ses défauts de composition, par tous les amateurs des bonnes études historiques.

A. Rispal.

85. **DES ESPRITS**, *et de leurs manifestations fluidiques, Mémoire adressé à MM. les membres de l'Académie des sciences morales et politiques, sur un grand nombre de phénomènes merveilleux intéressant également la religion, la science et les hommes du monde*, par M. le marquis Eudes de M... — 1 volume grand in-8° de xxiv-468 pages (1853), chez Vrayet de Surcy ; — prix : 7 fr.

86. **AVIS AUX CHRÉTIENS** *sur les tables tournantes et parlantes*, par un ecclésiastique. — In-8° de 24 pages (1853), chez Devarenne, et chez Périsse frères, à Lyon et à Paris ; — prix : 40 c.

On a attaqué le titre du premier de ces ouvrages comme timide et contradictoire. Pourquoi, a-t-on dit, ne pas écrire franchement en tête d'un pareil livre : *De la Diablerie?* Et lorsqu'on admet l'existence des *esprits*, comment parler de *manifestations fluidiques*, mots qui, pour exprimer une matière très-subtile, ne sont pas moins incompatibles avec l'agent spirituel dont on proclame l'intervention ? — C'est là, croyons-nous, une accusation irréfléchie. L'auteur de cet ouvrage a reconnu, au fond d'une foule de phénomènes mystérieux, la présence d'un principe étranger et supérieur à l'homme, d'un principe spirituel ; et cette présence, il la constate avec franchise : *Des Esprits!* Il n'avait pas à se prononcer sur la nature bonne ou mauvaise de la cause mystérieuse à laquelle il rattache les faits : il lui suffisait d'en démontrer l'existence

réelle. Et cependant, en plusieurs endroits de son livre, et notamment dans l'introduction et dans la conclusion, il ne laisse aucun doute sur sa pensée, et il donne à cette cause spirituelle le nom qu'elle porte dans la théologie chrétienne : *Satan!* D'ailleurs, comme nous le dirons, il nous promet un second Mémoire, suite et complément de celui-ci, et là le courage et la franchise ne lui feront pas défaut. — Quant à la contradiction entre les deux parties de son titre, elle ne nous frappe pas davantage. On ne confond pas plus l'esprit et la matière en donnant un fluide pour instrument ou véhicule à un agent spirituel, qu'on ne confond l'âme et le corps en définissant l'homme *une intelligence servie par des organes*. Or, tout ce qu'a prétendu l'auteur de cet ouvrage, c'est que les esprits peuvent se servir et se servent en effet des fluides dans leurs manifestations ; et lui-même reproche souvent à ses adversaires d'identifier l'agent mystérieux des phénomènes avec le fluide qu'il emploie.

Cette question préjudicielle vidée, allons au fond des choses.

A toutes les époques de l'histoire, l'esprit humain s'est pris d'un amour passionné pour les sciences occultes à mesure qu'il se détachait des croyances religieuses, et la superstition a toujours marché dans le monde en raison inverse de la foi. L'homme a tellement besoin du surnaturel, qu'il s'en façonne un chimérique lorsqu'il renonce aux réalités divines. L'esprit du mal a toujours habilement profité de cette disposition de notre nature ; et, sous des formes diverses, il s'est toujours hâté de remplir le vide fait par l'incrédulité, et de s'offrir aux pensées et au culte des hommes en place du Dieu vivant. Il serait long et hors de propos de demander à l'histoire le développement de cette doctrine : contentons-nous de rappeler que c'est au milieu de la société du dernier siècle que le Mesmérisme a pris naissance ; et aujourd'hui, ses ramifications couvrent le globe ; partout il a ses sociétés, ses adeptes, ses savants ; il s'est emparé surtout du Nouveau-Monde comme d'une terre plus facile à conquérir, parce que le vrai christianisme ne l'a jamais entièrement soumise. Le somnambulisme est devenu une industrie qui s'affiche comme toutes les autres, et dont l'annonce, à raison de ses réclames réitérées, ne fait plus sur nous une impression plus profonde que celle de l'ouverture d'un magasin nouveau! Dans la seule ville de Paris, six cents somnambules fonctionnent d'une manière continue ; si nous en croyons un journal de médecine, « la » bourgeoisie en masse est atteinte de magnétomanie, et, la basse lit-

» térature aidant, la maladie s'empare évidemment des classes popu-
» laires. » Les cataractes de l'enfer, comme autrefois celles du ciel, semblent s'entr'ouvrir pour nous inonder d'un déluge nouveau; et, aussi aveugles que les contemporains de Noé, nous nions l'enfer comme ils *niaient le ciel !* La plus grande habileté peut-être du prince des ténèbres est de faire nier son existence à mesure qu'il la manifeste davantage. Qui croit aujourd'hui aux esprits, à l'intervention diabolique? La science en rit comme l'impiété. Plutôt que de demander au monde spirituel l'explication de phénomènes prodigieux, elle aime mieux inventer des mots vides de sens, comme *hallucination, névropathie,* etc., et elle proclame fou quiconque leur préfère la croyance à un agent surhumain.

En présence de ce débordement magnétique et de cette incrédulité ignorante, M. le marquis de M... a voulu opposer la digue de la foi aux flots qui menacent de nous engloutir. Depuis quinze ans il étudie les faits en eux-mêmes et dans leur cause, et c'est le résultat de ses longues recherches qu'il nous offre aujourd'hui. Bien que ce livre emprunte à des phénomènes récents et à la préoccupation actuelle des esprits un intérêt tout particulier, ce n'est donc pas là une œuvre de circonstance, mais un travail sérieux et longtemps réfléchi. L'auteur a seulement saisi le moment opportun pour le lancer dans le public avec chance d'attirer l'attention de tous, même des hommes qui naguère ne lui eussent pas épargné leurs sarcasmes et la banale accusation de fanatisme. Les faits nombreux exposés dans ce volume ont tous été soumis au plus scrupuleux examen. Plus ils étaient prodigieux, plus l'auteur a senti le besoin de leur appliquer les règles d'une critique sévère. Il ne demande qu'une chose, c'est qu'on respecte les témoignages vraiment respectables, quelle que soit la nature des faits qu'ils appuient, et qu'on ne pousse pas à son égard les exigences au-delà des bornes fixées ainsi par Voltaire : « 1° Un grand nombre de témoins très-sensés et
» ayant bien vu ; 2° se portant bien ; 3° n'ayant nul intérêt à la chose ;
» 4° l'attestant solennellement... constituent un témoignage suffisant. »

Pour écarter dès le début tout soupçon d'escamotage et de jonglerie, il met d'abord en scène le roi des jongleurs, le jongleur de génie, Robert-Houdin, *attestant solennellement* que le hasard ou l'adresse ne pourront jamais produire des effets aussi merveilleux que ceux dont il a été acteur et témoin dans une séance de somnambulisme. Mais il ne s'arrête pas là. Ce sont les corps savants eux-mêmes qui ont reconnu

la réalité des phénomènes magnétiques. Après avoir lu les pages dans lesquelles l'auteur donne l'analyse des longs débats qui ont eu lieu au sein de nos académies, des expertises et des rapports scientifiques qui les ont accompagnés, depuis Bailly jusqu'à nos jours, il n'est plus permis de dire que les faits magnétiques aient contre eux l'autorité de la science, et on est forcé de reconnaître qu'ici, comme ailleurs, l'élite des suffrages contrebalance une majorité beaucoup moins éclairée. — Or, quels sont les caractères de ces phénomènes? La fascination et la surintelligence paraissent être toujours les compagnes obligées de l'agent magnétique, de cet agent mystérieux que nous ne devons pas, encore une fois, confondre avec le fluide qui lui sert d'instrument ou de véhicule. Sous son influence, l'homme est dominé, la science l'avoue, par quelque chose qui connaît, *qui veut et qui n'est pas lui*. Il entend des voix mystérieuses, des voix prophétiques, comme Socrate consultant son démon, comme Brutus effrayé par le fantôme qui lui annonce sa mort aux champs de Philippes; et ces révélations de l'avenir ayant toujours été justifiées par l'événement, on ne saurait les mettre sur le compte de l'hallucination.

Mais n'y aurait-il pas erreur volontaire et supercherie? La science encore vient constater la complète bonne foi des Ursulines de Loudun, des trembleurs des Cévennes, des convulsionnaires de Saint-Médard. Dans tous ces faits, et dans bien d'autres rapportés par l'auteur, outre les phénomènes physiques opposés à toutes les lois de la nature, il y a des phénomènes intellectuels et moraux que la médecine ne peut expliquer par ses névropathies et par toutes ses théories pathologiques. — Quelquefois c'est une monomanie irrésistible qui s'empare d'une victime : l'homme devient l'esclave des esprits, comme le sergent Bertrand, que la science assure avoir été sous la domination d'une grande puissance fascinatrice.

Tous ces phénomènes, dus à l'action d'une force mystérieuse, sont subjectifs, c'est-à-dire qu'ils ont leur siége à l'intérieur des victimes. Bien que les plus hautes autorités aient plus d'une fois proclamé que cette force était indépendante de la volonté de ces mêmes victimes et étrangère à leur conscience, néanmoins, à raison de l'intériorité des phénomènes, on pourrait en chercher la cause dans la personne même qui les subit. Il faut donc prouver que la cause est extérieure, et le problème se trouvera tout à coup résolu. Or, tel est l'objet de la seconde partie du livre de M. le marquis de M..., dans la-

quelle est établie l'extériorité positive de la puissance magnétique. Là, l'auteur nous parle successivement de certains lieux fatidiques, choisis par les esprits pour leurs domaines privilégiés, où non-seulement les hommes, mais les animaux eux-mêmes subissent une influence fatale, où la manie du suicide et de l'anthropophagie, par exemple, est pour ainsi dire installée à l'état de permanence. Ce sont nos voyageurs modernes qui, en parfait accord avec nos missionnaires, affirment avoir rencontré les esprits sous toutes les latitudes. C'est la science elle-même, ce sont les plus célèbres magnétistes anciens et modernes, qui avouent et reconnaissent en principe l'intervention d'un esprit étranger dans les faits transcendants du magnétisme ; c'est, en particulier, le célèbre baron du Potet qui nous parle d'une évocation mentale, d'une *redoutable puissance dont il a senti les étreintes, d'un esprit de Python*, dont sa conscience lui défend de révéler le siége mystérieux. Et s'il pouvait rester un doute, nous rappellerions les faits dont a été le théâtre, en 1851, le fameux presbytère de Cideville. Là le sortilége est pris sur le fait. Par la volonté formellement exprimée et avouée d'un coupable, se développent des prodiges précurseurs de nos *tables tournantes*, mais bien autrement merveilleux, en ce que ces fluides, jusqu'ici contestés, étaient positivement aperçus, et en ce que la victime voyait constamment auprès d'elle le fantôme de son persécuteur, que les coups et les blessures reçus par ce fantôme impalpable, se répercutaient à longue distance sur le persécuteur absent. Ici, il est difficile de nier. L'auteur accepte le dilemme : ou habile jonglerie ou agent mystérieux. Or, devant tant de témoins, après un débat et une sentence judiciaires, il est impossible de croire à la jonglerie d'un pauvre prêtre. D'ailleurs, les faits de Cideville ont eu leurs récents et nombreux analogues dans toute l'Europe. Cideville s'est agrandi et a rempli d'abord l'Amérique entière, pour nous revenir ensuite avec son cortége d'*esprits frappeurs, de tables tournantes et parlantes*.

Telle est l'analyse succincte de ce curieux volume, que nous recommandons à nos lecteurs, non pas comme une œuvre littéraire bien conduite et bien rédigée, mais comme une riche encyclopédie de faits merveilleux expliqués à l'aide de nos croyances. Nous regrettons que l'auteur, sans doute pressé par le désir de l'à-propos et le besoin de profiter des circonstances, n'ait pas pu mieux coordonner les faits qu'il avait depuis longtemps recueillis, et nous ait livré les matériaux d'un livre plutôt qu'un livre même. Plusieurs de ces faits peuvent être con-

testés, mais le plus grand nombre échappe à la critique la plus sévère. Quant aux conséquences que l'auteur en tire, quelques-unes peut-être sont un peu forcées; mais la conséquence générale qui ressort de tout le volume, à savoir l'existence des esprits et leurs manifestations nombreuses et multiformes dans ce monde, est capable d'ébranler l'incrédulité la plus décidée, en même temps qu'elle suggère les plus sérieuses réflexions, et qu'elle inspire des doutes salutaires sur la légitimité de certains actes auxquels n'ont pas craint de participer dernièrement les personnes les plus chrétiennes.

Pour conclure, résumons ces réflexions et ces doutes.

1° Il existe des esprits : donc le matérialisme est vaincu; donc nos dogmes fondamentaux reçoivent une éclatante confirmation. C'est Voltaire qui a dit : « Pas de Satan, pas de Sauveur ! » Et c'est Bayle qui avait précédemment avancé : « Prouvez seulement aux in- » croyants l'existence des mauvais esprits, et vous les verrez forcément » obligés de vous accorder tous vos dogmes. » Le sourire de l'impiété va donc s'effacer sur bien des lèvres lorsque nous parlerons désormais des bons et des mauvais anges, des possessions de l'Evangile, des exorcismes de l'Eglise et de tant de croyances, de tant de lois, de tant de cérémonies du moyen âge qu'on avait jusqu'ici traitées de superstitions. Peut-être n'est-il pas loin l'avenir entrevu par M. de Maistre, lorsqu'il disait : « Nous rirons bien un jour de ceux » qui riaient naguère des ténèbres du moyen âge. »

2° Au point de vue de la science, de la philosophie et de l'histoire profane, il n'y a pas moins d'importance dans l'étude approfondie de tous ces faits merveilleux. De ce côté encore l'histoire est à refaire. Sans la croyance au surhumain, impossible de rien comprendre à l'origine et à l'esprit des différents cultes, au véritable sens de l'antiquité, aux mystères des païens, aux oracles, aux *inspirations* des plus grands hommes de l'histoire, et à la plupart de ses grands événements. Telle sera surtout la thèse développée dans le second Mémoire que nous promet l'auteur, et dont il a donné la table des matières à la fin du présent volume. Là encore il traitera à fond la question du magnétisme proprement dit, dont il se contente aujourd'hui de signaler comme détestables la plupart des tendances, sans rien décider sur sa valeur sanitaire et morale. La science et la philosophie seront plus réservées désormais dans plusieurs de leurs jugements, en se rappelant cette parole d'Arago, que tant de faits viennent démontrer : « Celui qui, en de-

» hors des mathématiques pures, prononce le mot *impossible*, manque de » prudence. » Elles comprendront que le surnaturel ne doit pas être banni même du monde de la nature, sous peine de faire de ce monde une énigme insoluble, et que le progrès de la science est tout entier dans son alliance avec la religion.

3° Enfin, ne jouons pas avec l'inconnu. Il pouvait d'abord paraître très-innocent de faire tourner, de faire deviner des tables ; mais, avertis par de graves études et de hautes autorités, craignons que ces *tables devineresses*, dont parlait déjà Tertullien il y a dix-sept siècles (*Apol.* 23), ne soient une variété de la magie, et qu'au milieu, qu'à la suite de ces jeux d'enfants, le prince du mal n'introduise encore dans ce monde l'idolâtrie et tout son cortége de faux dieux.

Telle est aussi la conclusion pratique de la brochure dont on a lu le titre au commencement de cet article. L'auteur a vu tourner, a entendu parler des tables sous la pression de la main et au commandement de l'homme. Le phénomène lui paraît incontestable, et sans en rechercher le comment ni le pourquoi, il nous dit ses impressions. Malgré ses rapports avec les faits magnétiques, ce phénomène en diffère, selon lui, en ce qu'il s'accomplit par des êtres inorganiques. En jugeant par induction, c'est-à-dire en cherchant à déterminer la cause par la nature des effets produits, on arrive ici à reconnaître une cause nécessairement intelligente, un esprit. Quel esprit ? Un esprit supérieur à l'homme, un de ces esprits mauvais que la sainte Ecriture, que l'enseignement et le culte de l'Eglise, nous apprennent être mêlés à toutes les créatures. Ces esprits, on se met en rapport avec eux par certaines pratiques qu'eux-mêmes suggèrent et commandent : commerce dangereux, dont tout chrétien doit s'abstenir. Donc, éviter de faire tourner les tables, surtout de les faire parler ; et, si on les interroge, ne leur poser que des questions indifférentes, purement temporelles, et encore avec grande défiance, en s'armant de la pensée et du signe de la foi, car l'esprit du mal veut toujours nous séduire.

Quoi qu'il en puisse être de la nature de tous ces phénomènes singuliers qui ont si fort préoccupé le monde, et de cette fièvre épidémique du merveilleux qui menace de tout envahir, espérons que tout cela tournera au profit de la doctrine de l'Eglise et à la confusion de Satan, qui se sera enfin trahi par des manifestations palpables, lui dont le suprême triomphe, avons-nous dit, a toujours été de faire nier son existence.

U. MAYNARD.

87. **HISTOIRE DE LA THÉOLOGIE CHRÉTIENNE** *au siècle apostolique*, par M. Edouard Reuss, professeur à la Faculté de théologie et au séminaire protestant de Strasbourg. — 2 volumes in-8° de x-383 *et* viii-688 pages (1852), chez Treuttel et Würtz, à Paris et à Strasbourg; — prix : 15 fr. 50 c. franco.

Comme le protestantisme est né d'une rupture avec l'histoire, c'est en le renouant à l'histoire qu'on le fera définitivement mourir. Il faut donc applaudir à toute étude historique de la part des protestants, lors même que ces études, comme le livre dont on vient de lire le titre, laisseraient beaucoup à désirer. Nous disons que le livre de M. Reuss laisse beaucoup à désirer ; car il y aurait peut-être quelque exagération à prétendre qu'il est mauvais de fond en comble. M. Reuss est un rationaliste timide et un hardi protestant : il *proteste* parfois contre Luther lui-même, et il a de l'estime pour toutes les écoles exégétiques allemandes, même les plus destructives. C'est aux Allemands qu'il emprunte sa méthode, qui consiste le plus souvent à imposer aux faits sa manière personnelle de juger et de voir ; seulement, grâce au bon sens français, il ne tombe pas dans de trop risibles excentricités, et il tient à ne pas faire de l'Evangile un effet sans cause. D'un autre côté, il s'incline devant les exégètes de Tubingue, comme devant un sénat de magiciens redoutables. — M. Reuss admet, jusqu'à un certain point, la divinité de Jésus-Christ et une révélation chrétienne. Cette révélation se rattache au mosaïsme et le complète. Le Christ, dit-il, n'est point venu abolir la loi, mais la perfectionner. Et il cherche à indiquer comment ce complément s'est accompli; comment les éléments de la religion judaïque sont entrés dans la théologie chrétienne; comment ensuite la raison humaine, travaillant sur le fond révélé, en a fait sortir successivement l'ensemble d'idées que l'on appelle la théologie chrétienne. Car le développement de la théologie n'est autre chose, selon M. Reuss, que le développement subjectif des idées religieuses, roulant sur la révélation, de sorte que la théologie de l'Eglise, même sur les points essentiels, s'est formée humainement, sans aucune intervention du Saint-Esprit : « l'ancienne » théorie de l'inspiration, » dit-il dans son second volume (p. 618). Ainsi, tout ce qui entrait dans l'Eglise chrétienne y apportait certains éléments que « la conscience théologique » acceptait, et qui faisaient désormais partie de la théologie nouvelle. — C'est à ce point de vue que l'auteur examine le mosaïsme, la synagogue, l'hellénisme, la philosophie d'Alexandrie, et les écrits des Apôtres et des Évangélistes.

cule, quoique je m'y sois cru autorisé par la publication tronquée qu'en avait faite M. le marquis de Régnon.

Durant votre absence, Monseigneur, j'avais fait parvenir à l'Archevêché un autre écrit intitulé : *Lettre à M. de Régnon sur le siége du pouvoir ecclésiastique*, et vous me faites connaître que messieurs vos grands-vicaires s'étaient préoccupés des tendances dangereuses et téméraires qu'ils avaient cru y remarquer. Vous m'avez dit que, depuis votre retour, vous en avez fait l'objet d'une sérieuse attention, et que vous y avez remarqué vous-même des doctrines condamnables sur la primauté du Siége apostolique. Docile enfant de l'Église, je suis sincèrement disposé à rétracter publiquement tout ce qui pourrait recevoir une interprétation contraire à l'orthodoxie.

Si, emporté par la polémique, il m'est arrivé de dépasser les limites, je m'empresse, Monseigneur, de vous donner toute la satisfaction que vous êtes en droit de me demander.

Je déclare en conséquence, Monseigneur, que je désavoue toute expression ou *proposition de cet opuscule qui, directement ou* indirectement, serait opposée à la définition du Concile de Florence, sur la primauté d'honneur et de juridiction qui appartient au Pontife Romain; à la profession de foi prescrite par le Pape Pie IV, spécialement en ce qui concerne l'obéissance au Pontife Romain et à l'Église Romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises; à la condamnation portée contre Antoine de Dominis, Edmond Richer, Eybel et Febronius, que j'ai moi-même très-énergiquement combattus dans mes ouvrages, ainsi qu'à la bulle *Auctorem fidei*.

Puisse, Monseigneur, la promptitude de mes explications et de ma déclaration consoler le cœur de Votre Grandeur, et dissiper tous les doutes qu'elle aurait pu concevoir touchant la sincérité de ma foi et la pureté de mes intentions.

J'ai l'honneur d'être, avec autant de respect que de dévouement profond et sincère, de Votre Grandeur, Monseigneur, le serviteur très-humble et prêtre soumis.

Signé l'abbé J.-H.-R. PROMPSAULT,

Chapelain de la maison impériale des Quinze-Vingts.

Certifié conforme à l'original déposé à l'Archevêché.

Paris, 15 novembre 1853.

Le secrétaire général, COQUAND, *chan., sec. gén.*

---

119. ABRÉGÉ D'INTRODUCTION *aux livres de l'ancien et du nouveau Testament*, par M. l'abbé J.-B. GLAIRE. — 2e *édition, revue, corrigée et augmentée d'un Appendice contenant les notions d'archéologie sacrée les plus propres à faciliter l'intelligence de la Bible.* — 1 volume in-8° de VIII-576 pages (1853), chez J. Leroux et Jouby; — prix : 5 fr. 50 c.

Nous n'avons rien à dire sur le fond de cet ouvrage; nous en avons

suffisamment parlé en rendant compte de la première édition, publiée en 1847 (Voir p. 529 de notre tome VI); nous nous bornerons donc à faire connaître à nos lecteurs les changements qui ont été introduits dans celle-ci. Sans parler d'une foule de phrases et d'expressions présentées d'une manière plus simple et plus précise, l'auteur réduit à une juste proportion certains développements trop étendus pour un abrégé; mais, d'un autre côté, il a ajouté un *Appendice* contenant les notions d'archéologie sacrée les plus propres à faciliter l'intelligence d'un grand nombre de passages de l'Écriture. C'était la seule chose qui manquât à son livre pour qu'il réunît tous les degrés d'utilité désirable. Quant à la doctrine, les théologiens et les interprètes catholiques qui passent pour sévères, n'y ont pas trouvé matière à la plus légère censure. En effet, il a toujours suivi, dans cet *Abrégé*, les mêmes opinions et les mêmes sentiments que dans ses autres travaux bibliques; or, ceux-ci ont obtenu, sur ce point, les éloges les plus flatteurs, et cela dans les deux villes chrétiennes où il devait surtout être jaloux de recueillir des suffrages. A Rome, plusieurs savants religieux lui ont assuré que ses livres servaient très-avantageusement la religion. L'illustre cardinal Maï en a porté le même jugement. Un très-habile professeur du Collége Romain, le R. P. Passaglia, Jésuite, ne craint pas de dire publiquement que ses ouvrages, qui se distinguent par la pureté des doctrines, sont le meilleur antidote qu'on puisse opposer au rationalisme biblique. A Naples, S. E. le cardinal Sforza, archevêque, a remercié M. l'abbé Glaire, en présence du supérieur et des professeurs de son séminaire diocésain, de tout le bien qu'ils ont fait et qu'ils font encore dans son diocèse. Nous pouvons ajouter que les six volumes de l'*Introduction*, et les deux des *Livres saints vengés*, ont été traduits en italien, sous le patronage de Son Éminence, sans qu'on ait trouvé un seul mot à changer dans le texte; ce qui a fait dire au cardinal Maï: « C'est la meilleure approbation; car » nulle part on n'est plus sévère qu'à Naples, quand il s'agit de la doc- » trine. »

Dans un avis placé en tête de son livre, M. l'abbé Glaire prie ses lecteurs de ne pas confondre son *Abrégé d'Introduction*, avec l'*Herméneutique sacrée*, ou *Introduction à l'Écriture sainte*, de J.-H. Janssens, 5e édition; il désavoue l'insertion de son nom, aussi bien que le travail qui lui est attribué dans cet ouvrage.

fables environ que renferme son recueil. Un premier mérite qu'il n'est pas inutile de signaler, c'est le choix heureux des sujets. Nous sommes partout en pays de connaissance : l'Aigle et les Moissonneurs; l'Aigle et la Poule; l'Autruche; les Brebis; le Chat et le Moineau; la Marguerite et la Pervenche; l'Oiseleur et le Rossignol, etc., sont autant de personnages que nous avons vus mille fois, dont nous savons le caractère, les usages et les mœurs, et qui nous offrent avec notre espèce des rapports faciles à saisir; nous insistons sur ce point, parce qu'il arrive que certains écrivains nous transportent par leurs apologues au milieu de plantes exotiques et d'animaux dont les noms sont à peine venus jusqu'à nous. — M. Derbigny n'a pas montré moins de goût dans l'exécution. Il n'a pas cherché à tout prix l'originalité, au lieu de laquelle on ne rencontre souvent que la bizarrerie; il s'est borné à un développement simple, naturel et vrai, où l'intérêt croît sans effort, à mesure que le fait se déroule, que les caractères s'expliquent, et que nous approchons du dénoûment. Il ne s'inquiète pas du reproche qu'une critique exagérée lui fera peut-être de ne pas viser assez à la concision; il a répondu d'avance que l'apologue veut marcher librement et ne souffre point d'entraves qui le gênent. Disons-le néanmoins : il nous a semblé quelquefois qu'on pouvait désirer une allure plus vive, et surtout plus variée. Du reste, la curiosité du lecteur est toujours habilement ménagée jusqu'au trait final qui vient la satisfaire, et achève d'enfoncer dans l'esprit, comme dirait Montaigne, le sens de la fable entière.— Quant au style, nous l'avons trouvé d'une pureté irréprochable, d'une élégance heureusement soutenue et partout bien appropriée aux détails qu'il faut mettre en relief ou seulement faire comprendre. On voit que l'auteur a donné à cette partie de son travail un soin tout particulier, qu'il s'est constamment souvenu des préceptes et des exemples es grands maîtres, qu'il a été pour lui-même un sévère critique, et qu'il n'a pas craint de remettre son ouvrage sur le métier. Si son vers, si son expression n'ont pas toujours cette force, cette richesse, cet éclat qui sont propres aux écrivains de premier ordre, au moins y trouvet-on cette aisance, cette grâce naïve et fine en même temps, cette délicatesse continue, et toutes ces qualités précieuses par lesquelles un aimable talent nous tient encore sous le charme, même après que le génie nous a transportés d'admiration.

Nous ne dirons rien des *Contes* et des *Poésies diverses* qui viennent à a suite des *Fables*, sinon que ces petites compositions couronnent

parfaitement l'ensemble des Œuvres de M. Derbigny, et qu'en amusant l'esprit, elles laissent dans le cœur une impression morale ou même religieuse. — Ce volume se recommande, en outre, par un beau format, un papier et un texte agréables, et surtout par un grand nombre de gravures qui rehaussent à chaque page le mérite des sujets qu'elles mettent sous les yeux. Il peut faire un charmant cadeau, et être offert comme livre d'étrennes ou de prix. D. SAUCIÉ.

132. **LES GUERRES DE LA VENDÉE** *et de la Bretagne* (1790-1832), par M. Eugène VEUILLOT. — 2e édition, 1 volume in-12 de XVI-486 pages (1853), chez Sagnier et Bray; — prix : 3 fr. 50 c.

La *Bibliographie catholique* a signalé à l'attention de ses lecteurs la première édition de ce livre, publiée en 1847 (Voir notre tome VII, p. 315). L'édition actuelle se distingue-t-elle de la première, soit par des additions considérables, soit par des rectifications importantes? L'auteur a-t-il suivi les conseils de certains critiques qui l'ont engagé à faire à la politique une plus large part, en la considérant comme cause coefficiente des grandes luttes qu'il a décrites? En termes plus simples, ils voulaient obtenir de M. Veuillot l'aveu que les paysans vendéens et bretons avaient combattu pour le trône autant que pour l'autel. — En ce qui concerne la première question, l'auteur s'est borné à ajouter quelques traits de mœurs qui donnent à son récit plus d'intérêt et servent à mieux faire apprécier le véritable caractère des événements. Il n'a pas cru devoir développer davantage la partie militaire, et nous l'en félicitons. Il faut savoir se restreindre. Assurément un historien pourrait exposer minutieusement tous les engagements partiels qui ont eu lieu et en remplir plusieurs volumes : mais que gagnerait le lecteur à cette accumulation de petits faits? de l'ennui sans doute; plus de lumière, nullement. Faire connaître les faits principaux, les coordonner habilement et les réunir en un faisceau lumineux, telle est la méthode employée par M. Eugène Veuillot. Quant aux rectifications, elles se réduisent à deux ou trois qui ont paru à l'auteur intéresser l'histoire. Enfin, pour ce qui regarde la cause attribuée par M. Veuillot au grand drame qu'il a déroulé devant nous, aucune des observations qui lui ont été faites à cet égard ne lui a paru de nature à modifier son opinion sur ce point. Aujourd'hui, comme alors, il croit que la foi catholique a seule inspiré cette généreuse et gigantesque entreprise. Sans doute, le *royalisme* n'y a pas été étranger, parce que, dans l'esprit du peuple français, la royauté était comme

associée à la religion, et que la première paraissait être le soutien et comme le *palladium* de la seconde ; mais le rétablissement du trône n'était qu'un moyen ; celui des autels le but et la fin. Cette vérité ressort avec une éclatante lumière du livre de M. Veuillot, qui a insisté avec raison sur l'argument tiré des mouvements de 1815 et de 1832. Dans ces deux circonstances, la cause royale était en jeu : qu'a-t-elle produit ? En 1815 et en 1832 la religion était libre, ou du moins elle n'était pas ouvertement opprimée ; aussi les paysans refusèrent-ils de se soulever. Voici d'ailleurs, à ce sujet, un passage de Gensonné et Gallois sur la situation de la Vendée en 1791 : « Pour ces pauvres habitants des cam- » pagnes, l'amour ou la haine de la patrie consiste aujourd'hui, non » point à obéir aux lois, à respecter les autorités légitimes, mais à aller » ou à ne pas aller à la messe des prêtres assermentés. » Les républicains de 1791 avaient parfaitement saisi le côté vrai de la question ; des écrivains partiaux et intéressés ont tenté depuis d'obscurcir la vérité : M. Eugène Veuillot l'a rétablie de la manière la plus irréfragable : par l'autorité des faits.

A. Rispal.

133. **HISTOIRE DE L'ABBAYE DE MAILLEZAIS** *depuis sa fondation jusqu'à nos jours, suivie de pièces justificatives la plupart inédites*, par M. l'abbé Lacurie, chanoine honoraire de La Rochelle. — 1 volume in-8° de XII-594 pages (1852), chez Fillon, à Fontenay-le-Comte, et chez Mlle Rose Scheffler, à Saintes.

La tempête révolutionnaire ayant détruit une grande partie des monuments que la religion avait élevés en France, on doit savoir gré aux écrivains qui s'appliquent à en conserver le souvenir, en nous en racontant l'histoire. C'est ce que vient de faire M. l'abbé Lacurie pour l'abbaye et le diocèse de Maillezais. Il nous apprend dans sa préface qu'il ne songeait pas d'abord à écrire un livre sur cette matière ; mais qu'ayant visité le lieu où était située cette antique abbaye et consulté les documents qui se rattachent à son histoire, il a jugé le sujet assez intéressant pour en composer un volume. — Il commence son travail par quelques notions sur l'ancien peuple qui habitait autrefois le pays de Maillezais, puis il raconte la fondation du monastère de ce nom, faite par Guillaume IV, duc d'Aquitaine, et par Emma sa femme ; l'habileté de l'abbé Théodelin pour consolider cette œuvre, et ses soins pour établir et soutenir la discipline régulière dans la nouvelle maison qu'il avait été appelé à gouverner. L'auteur fait bien connaître les abbés qui succédèrent à Théodelin. Il raconte les principaux événements arrivés

dans l'abbaye, et surtout les vexations que les religieux éprouvèrent de la part de deux seigneurs de la famille de Chabot. Il donne des détails très-curieux et très-édifiants sur la règle observée à Maillezais avant l'érection de ce monastère en évêché. Vient ensuite l'établissement du siége épiscopal par le Pape Jean XXII (1317), qui conserva à l'abbaye son ancien titre et aux religieux qui l'habitaient leurs obligations monastiques. Les ravages et les cruautés des protestants dans le Poitou appartiennent à l'histoire de Maillezais et sont racontés par l'auteur avec beaucoup de modération. Il est fâcheux qu'il n'ait pas consulté la préface des Œuvres de saint Grégoire de Nazianze, publiées par Jacques de Billy : il y aurait trouvé un récit touchant de la destruction de l'abbaye de Saint-Michel en l'Herm, dont le frère de cet éditeur était abbé, et y fut massacré avec tous ses religieux. M. l'abbé Lacurie termine par la translation du siége de Maillezais à La Rochelle, translation qui ne s'effectua qu'après de nombreuses difficultés. — Cet ouvrage est écrit avec méthode : le cadre est bien rempli. Point de digression qui fasse perdre le fil de l'histoire; point d'assertions hasardées. L'auteur prouve tout ce qu'il avance par des pièces justificatives qui occupent plus de la moitié du volume. Elles sont tirées pour la majeure partie des manuscrits de D. Fonteneau, laborieux bénédictin qui vivait dans le XVIII[e] siècle, et qui a recueilli un grand nombre de chartes relatives aux provinces de Poitou, d'Aunis et de Saintonge. M. l'abbé Lacurie a souvent occasion de signaler les bévues d'un sieur Arnaud, qui a écrit en 1841, à la manière de Voltaire, une histoire de Maillezais, dans laquelle il ne laisse échapper aucune occasion de maltraiter le clergé séculier et régulier, sans s'inquiéter de savoir si ses assertions sont vraies ou fausses. Le style de ce volume est clair, ferme, exempt de néologisme; nous voudrions pouvoir ajouter qu'il est élégant; mais il n'est pas même toujours correct. Ainsi l'on trouve *fondations* pour *fondements*, terres *cultes* et incultes, *âpre à la curée*, etc. Nous ne savons si nous nous trompons; mais nous pensons que l'auteur a été pressé de publier son livre, et qu'il n'a pas pris le temps nécessaire pour le revoir avec soin. On remarquera que ces observations n'ont pour objet que la forme, et n'empêchent pas que l'*Histoire de l'abbaye de Maillezais* ne soit, pour le fond, un ouvrage estimable et digne de prendre rang parmi les meilleurs livres qui traitent de l'histoire ecclésiastique de France.

TRESVAUX.

principes qu'un maître peut développer dans une classe d'humanités, sont à peu près indiqués dans ces éléments; mais ces principes sont assez resserrés pour qu'un élève puisse les apprendre sans peine, et ils laissent une assez large place aux explications orales du professeur. — Nous louons donc la pensée qui a présidé à ce travail; il est loin toutefois d'être sans défauts. Dans la première partie, les subdivisions sont trop multipliées. Présenter ainsi les objets, c'est les morceler presque à l'infini, c'est vouloir charger la mémoire d'un fardeau qu'elle ne saurait porter. Pour les pensées, les sentiments, le style, il y a des qualités générales et particulières qui parfois se ressemblent beaucoup; et quand on arrive au bout, il est impossible de se retrouver dans cette multiplicité de classifications et de rapports. En outre, nous avons remarqué des lacunes fâcheuses. Dans tous les traités de littérature, les préceptes généraux sont suivis de conseils pratiques sur la lecture, l'imitation, la traduction, et les autres moyens de se former un bon style : d'où vient qu'il n'en est pas même question dans ce recueil? Ne serait-il pas à propos de compléter ces notions générales, et de réserver pour la rhétorique les règles de l'amplification et du discours oratoire? Puisque ce livre s'adresse à des humanistes qui étudient les langues anciennes, ne vaudrait-il pas mieux citer quelques exemples en latin, que de s'étendre si longuement sur les règles de la versification française? Ne pourrait-on pas insister davantage sur les principaux genres de poésie, et laisser de côté le rondeau, le triolet, le madrigal, et autres jeux d'esprit qui aujourd'hui n'intéressent plus personne? S'il est bon d'en parler, que les définitions soient du moins complétées et éclaircies par un exemple de chaque genre : ce n'est point assez de citer le premier vers d'une pièce que les élèves ne savent pas où trouver. — Nous aimons beaucoup qu'on procède par demandes et par réponses; mais l'auteur a tout à fait oublié les questions dans la seconde partie. Assurément, la morale est toujours respectée dans cet ouvrage : nous voudrions pourtant quelques légères restrictions aux éloges qu'on fait de Boileau et de ses satires (p. 200). Est-il bien prudent de vanter beaucoup le roman comme genre littéraire, sauf à dire ensuite aux jeunes gens que les romanciers modernes sont très-dangereux (p. 153)? Ne pourrait-on pas remplacer certains vers de Voltaire par des citations plus convenables? Enfin, si ce livre arrive à une seconde édition, nous voudrions que l'auteur fît disparaître quelques incorrections qui le rendent moins utile et moins attrayant pour les élèves. C'est une *partie*

médiante pour *une idée intermédiaire* (p. 116) ; ce sont des narrateurs fastidieux qu'on trouve *en société*, et qui sont bientôt abandonnés par *le lecteur* (p. 119); c'est un *caractère* qu'on a soin de leur *soutenir* (p. 217). — En somme, ce livre est bon : mais il est facile de le rendre meilleur.

J. VERNIOLLES.

140. **LA RAISON PHILOSOPHIQUE** *et la raison catholique, ou Conférences sur la création, prononcées à Paris dans l'année* 1852, *augmentées et accompagnées de remarques et de notes*, par le T. R. P. VENTURA DE RAULICA. — *Suite des Conférences de l'année* 1851. — 1 volume in-8° de LXIV-732 pages (1853), chez Gaume et Cie ; — prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume est un nouveau développement de la vaste pensée à laquelle le P. Ventura consacre ses plus importants travaux : restaurer la philosophie sur un fondement catholique. Pour embrasser cette pensée dans toute son étendue et la saisir avec la précision convenable, il suffit de remonter au point de départ de l'auteur, et de pénétrer les rapports de ces secondes conférences avec les premières. On se rappelle que, dans ses premières conférences (Voir p. 517 de notre tome XII), le P. Ventura traçait l'histoire de la raison philosophique et de la raison catholique, en exposant leurs principes, leurs progrès et leurs résultats généraux. Appuyé sur des faits, il démasquait la misère, la bassesse, la petitesse, la stérilité, l'impuissance, — ce sont ses expressions, — de la raison philosophique, ayant voulu, et dans les temps anciens et dans les temps modernes, marcher par elle seule à la conquête de la vérité. Puis, à côté de ce triste tableau, il étalait la richesse, l'élévation, la grandeur, la fécondité, la force de la raison catholique, ayant pris de la foi son point de départ, s'inspirant et s'aidant des lumières et des certitudes de la religion. La raison philosophique, loin d'avoir jamais trouvé par ses propres moyens une seule vérité qu'elle ne connût pas, a perdu toutes les vérités qu'elle connaissait déjà sur la foi de l'enseignement religieux et des traditions, et est allée s'abîmer dans le gouffre du scepticisme ; tandis qu'au contraire la raison catholique, tout en conservant les vérités de foi, s'est élevée à la plus grande hauteur dans la connaissance de la vérité, même dans l'ordre philosophique, et s'est reposée, tranquille et heureuse de ses véritables conquêtes et de ses progrès, au sein de la plus grande certitude. Alors, abordant la grande question de l'Église, l'éloquent orateur a prouvé que rien n'est plus *raisonnable* ni plus légitime que l'hommage que lui rend la *raison catholique*, et que rien n'est plus injuste ni plus insensé que le dédain avec

lequel la *raison philosophique* se défie de son témoignage et repousse son enseignement. — Après ces aperçus sur les aptitudes et les conditions de ces deux raisons par rapport à la vérité en général, il les a fait voir à l'œuvre dans leurs différentes appréciations et dans leurs travaux en particulier, touchant les principaux dogmes du christianisme. Par une exposition large et approfondie de ces dogmes, et à l'aide des lumières des Pères et des docteurs de l'Église, ces grands flambeaux de la science catholique, il s'est appliqué à présenter les dogmes de la Trinité divine, de l'homme et de sa destinée, de Jésus-Christ et de son incarnation, comme des dogmes aussi conformes à la raison qu'ils sont grands, sublimes, majestueux, et supérieurs à la raison. — Tels furent le but et la marche des premières conférences, dans lesquelles, dit l'auteur, une lacune se faisait sentir. L'exposition du dogme de la création aurait dû suivre immédiatement celui de la Trinité; mais le sujet était trop vaste pour pouvoir être épuisé dans deux ou trois conférences; et voilà pourquoi la station de 1852 tout entière, c'est-à-dire le présent volume, y a été consacrée.

Le P. Ventura commence ici par démontrer l'importance capitale du dogme de la création, de ce premier des articles du Symbole, comme il l'appelle, de ce fondement de toute science et de toute religion. Cette démonstration, ainsi que celle de la nécessité de traiter à fond aujourd'hui un pareil sujet, est déveoppé dans les dixièmes et onzième conférences. On y constate, par l'histoire de la philosophie ancienne et moderne, la vérité de la remarque de Lactance et de Bossuet, que toutes les erreurs, en matière de religion et de philosophie, n'ont été dans tous les temps et ne seront toujours que la conséquence logique, nécessaire, de la négation du dogme de la création. Comme il était difficile de donner à cette thèse, dans deux conférences, tout le développement convenable, l'auteur y a joint un *Essai sur la philosophie ancienne*, pour servir d'éclaircissement à tout ce volume. Le but de cet *Essai* est de démontrer, par leurs propres aveux, que les anciens philosophes ont *tous* nié le dogme primitif et traditionnel de la création, et sont tombés dans l'*athéisme* en fait de religion, dans le *cynisme* en fait de morale, dans le *scepticisme* en fait de philosophie. Pour ôter à cette thèse ce qu'elle peut avoir de trop absolu et de malsonnant aux oreilles trop timides, le P. Ventura a soin de faire remarquer que plusieurs des philosophes anciens, — Platon, Aristote et Cicéron en particulier, — lorsqu'ils ne faisaient que développer les croyances communes du

genre humain, ont écrit de magnifiques pages sur Dieu, sur l'homme, et sur les devoirs. Ils jouaient alors le rôle de *théologiens* et d'*expositeurs*. Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est que, quand, s'isolant des traditions, ils ont voulu établir la vérité par leur raison ; lorsqu'ils ne jouaient que le rôle de philosophes, la vérité leur échappait, ne laissant dans leur esprit que quelques idées vagues, incertaines, changeantes, de simples *opinions* plus ou moins probables, plus ou moins sérieuses, et point de *croyances* certaines, constantes, inébranlables, sur ces mêmes sujets ; et que ces hommes, qui parlaient si bien de Dieu et de la morale, n'avaient en réalité ni morale, ni Dieu. En outre, dans cet *Essai*, l'auteur insiste particulièrement sur l'impossibilité d'éviter le scepticisme, si l'on ne commence par admettre que l'homme est l'œuvre d'un Dieu créateur. C'est là que l'on trouve interprétée d'une façon assez neuve et piquante, l'idée fondamentale de la philosophie de Descartes. « On ne sera pas médiocrement surpris, dit le P. Ventura, de » voir que Descartes, pressant l'athée et le défiant de pouvoir être cer- » tain de *la plus petite chose* en niant le Dieu créateur de l'homme, que » Descartes, regardé comme le premier promoteur du *rationalisme* » *moderne*, n'établissait cependant que sur la foi au Dieu créateur le » fondement de *toute* certitude (Préface, XXIV). » —Remarquons simplement, en passant, qu'il serait grandement possible de discuter longuement là-dessus, en distinguant Descartes et ses commentateurs.

En partant de la négation du dogme de la création, la raison philosophique ancienne et moderne n'a imaginé, n'a pu imaginer que trois hypothèses pour s'expliquer l'existence du monde : ou que Dieu n'a pas créé le monde du néant, mais qu'il l'a formé d'une matière préexistante, incréée, éternelle comme lui-même ; et c'est le dualisme de Platon et d'Aristote ; — ou que Dieu a fait le monde de sa propre substance, et c'est le panthéisme ; — ou bien enfin que Dieu n'a été pour rien dans la formation du monde, mais que le monde est le résultat du mouvement éternel, essentiel à la matière, ou des agglomérations fortuites des atomes ; et c'est l'atomisme ou le matérialisme. Or, les conférences douzième, treizième et quatorzième sont consacrées à l'examen et à la ruine de ces trois hypothèses. On y prouve que, loin d'être des développements de la raison et du progrès, ces prétentions ne sont que de pitoyables erreurs, opposées par les philosophes au dogme catholique de la création, dans les premiers siècles du christianisme, et pulvérisées par le génie des Pères de l'Église. Et ce sont ces grands athlètes qui

fournissent encore maintenant des armes pour combattre ces mêmes erreurs sous la nouvelle parure avec laquelle on les a reproduites de nos jours. D'ailleurs, ces trois erreurs mènent, par des voies différentes, tout droit à l'athéisme et au scepticisme, ou bien encore elles ne sont que l'athéisme et le scepticisme mêmes, c'est-à-dire l'anéantissement de toute vérité et de toute raison.

Après avoir ainsi démontré que les systèmes par lesquels la raison philosophique a prétendu remplacer le dogme de la création sont profondément déraisonnables, il fallait démontrer que ce même dogme est, au contraire, éminemment conforme à la raison, et le seul système que la raison puisse admettre sans se dégrader, pour se rendre compte de l'existence de l'univers. Or, c'est à cette démonstration que le P. Ventura, qui s'appuie constamment sur saint Thomas, pour lequel il professe une admiration, ou plutôt un enthousiasme sans bornes, a consacré sa quinzième conférence. Il y démontre que la création du monde tiré du néant est possible, qu'elle est raisonnable, et que, bien qu'*inimaginable*, elle est *concevable* par l'intelligence. La conférence seizième et dernière présente les preuves du même dogme tirées des Livres saints. Elle montre que cette révélation, telle qu'elle se trouve dans la Bible, est pleine de grandeur et de magnificence, de raison et de philosophie, d'évidence et de vérité.

On voit par cette analyse, fait remarquer le P. Ventura, que les matières contenues dans ce volume forment un tout complet, où le dogme de la création est développé dans tous ses principes et toutes ses conséquences, dans toute sa vérité, sa grandeur, son importance, sa magnificence et sa beauté, en sorte qu'on pourra plus tard réimprimer ce volume à part, sous ce simple titre : *La Création.*

On retrouve dans ces nouvelles conférences toutes les qualités qui distinguent le P. Ventura largeur de vues, élévation, profondeur, vastes connaissances, accents vigoureux, cris éloquents, ferveur de l'âme, passion de la vérité, manière forte, vive, et même âpre quelquefois. Cependant, si l'on compare ce second volume au premier, on trouvera que la fougue de l'auteur s'est un peu calmée, ce qui ne déplaira pas. Quand il s'élève à ces hauteurs, l'esprit a besoin de respirer le calme et la sérénité. Là, les paroles stridentes de la dispute lui causeraient une impression pénible. Ce n'est pas que le P. Ventura ne malmène encore les philosophes, anciens et modernes, dans ces pages vigoureuses; mais on le sent comme pris quelquefois d'une sorte de compassion, en face

de ces affreuses pauvretés de la raison humaine. Sous ce rapport, a critique, dont il fait d'ailleurs assez bon marché, ne lui a pas été inutile. Tant il est vrai que c'est une puissance avec laquelle il faut toujours compter un peu! Mais le P. Ventura n'a cru devoir rien céder à l'observation qui lui a été faite de plusieurs côtés à la fois, que Cicéron, sur lequel il s'appuie le plus souvent, ne serait pas l'historien exact de la philosophie ancienne. Au reste, il a tenu à donner les raisons qui l'ont déterminé à s'en rapporter à cet auteur. — Que si, maintenant, on demande pourquoi les nouvelles conférences n'ont pas produit une sensation aussi profonde que les premières, nous répondrons que cela tient au sujet même. Les matières du premier volume sont d'un intérêt beaucoup plus universel, et, en elles-mêmes, beaucoup plus accessibles. Il n'est pas aisé d'être éloquent et saisissant en parlant du panthéisme ou du matérialisme. Et cependant, le P. Ventura est encore très-souvent éloquent et saisissant dans ce volume. Il a, autant que la chose était possible, vulgarisé la science catholique sur la création. Son livre peut être mis entre les mains de tous les élèves des grands séminaires, et remplacer toute espèce de traité sur *Dieu créateur*. Nous savons bien qu'il y a encore dans ces pages des propositions contestables, vulnérables peut-être, quelques exagérations, deux ou trois opinions émises plutôt que démontrées; mais tout cela se rencontre, et souvent avec des proportions plus fortes, dans tous les ouvrages. Quand même le P. Ventura jugerait un peu sévèrement ce qu'il appelle la raison philosophique, en est-il moins vrai que cette raison n'a jamais formulé, malgré tant de siècles et d'efforts, une seule théorie religieuse et morale admissible? Aussi le vrai mérite du P. Ventura sera-t-il moins d'avoir attaqué avec une espèce d'acharnement chevaleresque la philosophie ancienne et moderne, que d'avoir notablement contribué pour sa part à restaurer la philosophie véritablement *humaine*, c'est-à-dire la philosophie qui, se gardant bien de considérer un homme abstrait et chimérique, un homme de convention, prend l'homme tel qu'il est, l'homme historique, avec ce qu'il a reçu; en un mot, la philosophie qui ne se croit pas le droit de faire le vide autour de la raison humaine, pour lui demander ensuite d'essayer ses forces et sa puissance.

Nous répéterons, au sujet de ce volume, ce que nous disions du premier : C'est un livre qu'on a lu, qu'on lira et qu'on doit lire.

C.-M. André.

et dans l'espace d'une génération la face de la France sera renouvelée! Or, on rendrait le titre de citoyen un objet d'envie, si on lui maintenait le droit de voter, si on en faisait une condition pour l'entrée dans les carrières libérales et pour l'obtention de toutes les places du gouvernement, si on lui attribuait des insignes, si enfin on le conférait avec solennité dans une fête publique et annuelle. D'un autre côté, il deviendrait plus précieux encore à la jeunesse, si on l'accordait après trois examens qui rouleraient, le premier sur l'instruction primaire, le second sur l'organisation de l'État, le troisième sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et les différents devoirs de l'homme.

Discuterons-nous? Nos lecteurs souriraient, ne nous écouteraient pas, et ils auraient raison. — Rendons pourtant justice aux droites intentions de M. Macé, bien qu'il semble faire commencer l'humanité par l'état sauvage et la barbarie, donner à la morale une origine naturelle, et s'aveugler sur les tristes conséquences de la loi de 1833 au sujet de l'instruction primaire. Mais ce ne sont là sans doute que des distractions, car ailleurs il se montre religieux, ennemi de la Révolution, et par dessus tout Napoléonien. C. MILLÉ.

OUVRAGES

Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

La S. Congrégation de l'Index, par un décret du 10 décembre dernier, approuvé par le Souverain Pontife le 14 du même mois, a condamné les ouvrages suivants :

Dictionnaire politique, encyclopédie du langage et de la science politique, rédigé par une réunion de députés, de publicistes et de journalistes, avec une introductian par GARNIER-PAGÈS. (Jusqu'à correction, *donec corigatur*).

Profession de foi du XIXe *siècle*, par Eugène *Pelletan*.

La religione del secolo XIX, per Ausonio *Franchi* (*la religion du* XIXe *siècle*, par Ausonio *Franchi*).

Appendice alla filosofia delle scuole italiane, per Ausonio *Franchi* (*Appendice à la Philosophie des écoles italiennes*, par Ausonio *Franchi*).

Apologia del diritto territoriale dei parochi, voto legale dell'avv. Léopoldo *Chiaromanni* (*Apologie du droit territorial des curés, opinion légale de l'avocat Léopold Chiaromanni*). *Florence*, 1853.

13e ANNÉE. N° 8. *Février* 1854.

LETTRE DE MGR L'ÉVÊQUE D'ARRAS.

Mgr l'Évêque d'Arras nous fait l'honneur de nous adresser la lettre suivante. — Nous nous empressons de répondre au désir de Sa Grandeur en la publiant, et nous renvoyons, pour le compte-rendu de l'ouvrage dont il s'agit, à la page 213 de notre présent volume (livraison de novembre dernier.)

A M. LE DIRECTEUR DE LA *Bibliographie catholique*.

Paris, le 21 février 1854.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans un article où vous appréciez avec votre impartialité ordinaire l'*Histoire du Canada* par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, vous parlez d'une approbation épiscopale donnée à cet ouvrage d'après les seuls titres de l'auteur.

Non, ce n'est pas sur de vains titres, mais sur un rapport qui m'en avait été fait par un ecclésiastique d'Arras, très-instruit, très-consciencieux, jouissant de la confiance de tout le clergé ; c'est sur ce témoignage respectable que, peu de temps après mon arrivée dans ce diocèse, j'accordai à la nouvelle *Histoire du Canada* quelques mots d'encouragement.

Puisque maintenant il paraît certain que la bonne foi de l'examinateur a été trompée, je retire les paroles trop approbatives qui n'étaient que la conséquence de son rapport, et je vous prie de donner à cette déclaration toute la publicité convenable.

Agréez, monsieur le Directeur, l'expression de mon affectueuse estime.

† *P.-L., Évêque d'Arras.*

DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN,

Par M. Victor COUSIN,

2e ÉDITION, AUGMENTÉE D'UN APPENDICE SUR L'ART FRANÇAIS.

1 volume in-12 de VIII-508 pages (1854), chez Didier ; — prix : 3 fr. 50 c. et in-8°, 7 fr.

(*Voir page 297 de notre précédent numéro.*)

Nous disions le mois dernier, en terminant notre premier article, que la partie de son livre dans laquelle M. Cousin traite *du Beau* est la plus

défavorable à l'ouvrage de M. Mancel, que nous nous plaisons à recommander comme un travail remarquable, honnête et utile.

U. MAYNARD.

188. QUESTIONS DE DROIT CANON, *ou Abrégé des Institutions canoniques* de DEVOTI, par M. Ch. WILMET, prêtre. — Nouvelle édition, in-18 de VIII-192 pages (1852), chez J. Boux fils, à Namur.

L'étude du droit canon, malheureusement trop négligée, est cependant, d'une très-grande utilité, car l'Église étant régie par des lois constantes, la connaissance de ces lois, et préalablement la notion de leurs principes et de leurs rapports, ne peut être que très-instructive et très-avantageuse pour tous, notamment pour le prêtre, qui ne doit pas ignorer la hiérarchie de l'Église et tout ce qui la constitue. Tel a été le but de Devoti dans ses *Institutions canoniques*, qui ont le mérite de donner non-seulement la législation présentement en vigueur, d'après les monuments les plus récents, mais encore les causes et l'origine de cette discipline. Le présent abrégé a été composé pour offrir quelques notions sûres et exactes de droit canon. Les définitions en sont nettes et précises. Mgr l'Évêque de Namur, en l'approuvant pour les élèves de son séminaire, en a recommandé l'étude. C'est, en quelque sorte, un catéchisme très-élémentaire de droit canon, par demandes et réponses. — L'abréviateur a exactement suivi le plan de Devoti, qu'il n'a fait que traduire dans ce qu'il a trouvé de plus essentiel. Il a ajouté à la fin un appendice sur le concordat de 1801 et les articles organiques. Cet abrégé est assez bien fait, mais peut-être est-il un peu trop court. Néanmoins, comme la division en est claire et l'exposition facile, il peut donner une notion suffisante de la législation canonique sur les personnes, les choses, les jugements canoniques, les crimes et les peines. Ce n'est ici qu'une introduction à des études plus approfondies sur le droit canon. Nous le recommandons sous ce rapport.

ANDRÉ (d'Avallon).

189. DE RATIONE MEDITANDI, *juxta exemplar Romæ nuper editum.* — In-18 de 108 pages (sans millésime), chez Vanderschelden, à Gand, et chez Périsse frères, à Lyon et à Paris ; — prix : 80 cent.

Petit traité d'oraison, d'après la méthode de saint Ignace, renfermant toutes les prescriptions à observer avant, pendant et après la méditation, c'est-à-dire la préparation, le corps de l'oraison et ses diverses parties, l'examen et la récapitulation qui doivent la suivre; excellent manuel, qu'il faudrait étudier sans cesse pour arriver à l'art de la méd... on, qui est la science des saints.

190. **LA SYMBOLIQUE**, ou *Exposition des contrariétés dogmatiques entre les catholiques et les protestants, d'après leurs confessions de foi publiques*, par MŒHLER, professeur à l'Université de Munich; traduit de l'allemand par M. F. LACHAT. — 2e édition, revue et corrigée pour la traduction, 2 volumes in-8° de LXXXVIII-412 et 418 pages (1852), chez Louis Vivès, à Paris et à Châlon-sur-Saône.

191. **DÉFENSE** *de la Symbolique*, ou *Nouvelles recherches sur les contrariétés dogmatiques entre les catholiques et les protestants, pour servir de réponse aux objections faites contre la* SYMBOLIQUE *par la Faculté évangélique de Tubingue, dans l'ouvrage de Baur*, par MŒHLER, traduit de l'allemand par M. F. LACHAT. — 1 volume in-8° de XXXII-420 pages (1852), chez les mêmes éditeurs ; — prix des 3 volumes : 16 fr.

Voilà déjà quinze ans que la tombe s'est fermée sur Mœhler ; plusieurs fois nous avons parlé de ses ouvrages, et, par un inconcevable oubli, nous n'avons pas dit un mot de celui qui forme son principal titre de gloire, de sa *Symbolique*. Nous saisissons au passage cette seconde édition pour lui payer le tribut d'hommages dont nous croyions nous être acquittés, et dont nous nous sommes aperçus trop tard, en feuilletant notre collection, lui être encore redevables. — Notre pensée ne saurait être évidemment de faire connaître un livre que tous les catholiques instruits ont lu et admiré, ni, par conséquent, d'en tracer une analyse inutile : nous voulons seulement remplir dans nos pages une regrettable lacune, et donner à la *Symbolique* la place qu'elle doit occuper dans un recueil dont nous voudrions faire les annales de la littérature en général, et surtout de la littérature religieuse au XIXe siècle.

C'est en 1832 que Mœhler publia son livre. A cette époque, le protestantisme, après avoir erré pendant trois siècles loin de la maison de sa mère, et avoir dissipé le trésor qu'il en avait emporté, était réduit à l'indigence rationaliste. Mais les âmes, dont l'aliment est le surnaturel, mouraient de faim avec une doctrine qui rejetait l'action de Dieu. Aussi revenaient-elles au protestantisme primitif qui, niant l'action de l'homme, leur paraissait le remède à la maladie universelle. C'est ainsi que l'esprit humain, en abandonnant ce milieu catholique où la vérité, où la droite raison a posé son trône, comme parle Bossuet, est ballotté d'une rive à l'autre dans la vaste mer de l'erreur. Alors donc on se remettait en Allemagne à défendre la Réforme, à attaquer le catholicisme. Dans des telles conjonctures, la polémique catholique devait se déplacer, c'est-à-dire laisser un moment les rationalistes pour combattre les protestants. Telle fut la position que prit Mœhler, et ce fut sur ce terrain qu'il éleva la forte citadelle de sa *Symbolique*. De cette

place redoutable, bâtie sur le catholicisme, qui maintient l'action de Dieu et l'action de l'homme, la grâce et le libre arbitre, l'élément divin et l'élément humain, il pouvait d'ailleurs écraser à la fois et le rationalisme qui sacrifie Dieu à l'homme, et le protestantisme qui anéantit l'homme sous Dieu.

Qu'est-ce donc que la *Symbolique?* C'est, dit Mœhler lui-même (t. I, p. LI), l'exposition des contrariétés dogmatiques entre les Églises chrétiennes opposées par suite de la révolution religieuse du XVIe siècle, exposition tirée de leurs confessions de foi, de leurs symboles. Exposer, raconter, et non plus attaquer ni défendre, tel est son but direct, et ce n'est qu'accidentellemet qu'elle revêt les formes de la polémique. Mais s'il est vrai de dire que la loi immaculée de Dieu se justifie par elle-même, il ne l'est pas moins d'ajouter que l'erreur se condamne elle-même en se montrant nue et sans voiles; en sorte qu'il n'est pas de réfutation plus accablante pour l'hérésie, ni d'apologie plus victorieuse pour la vérité, que leur simple exposition.

Voici donc comment procède Mœhler. Puisant toujours aux sources authentiques, aux symboles reconnus, aux confessions de foi publiques, il expose la doctrine catholique et les nouveautés du XVIe siècle dans leur connexité réciproque, avec une logique rigoureuse, scientifiquement, philosophiquement. Ce n'est pas une suite de propositions isolées, une simple nomenclature de dogmes sans liaison, sans ensemble : c'est une synthèse étroitement enchaînée, où les conséquences sont toujours rattachées au principe, où tout concourt à amener une dernière conclusion qui résume tout le système. Cette conclusion, c'est que le catholicisme a son type et son modèle dans l'idée du Dieu-Homme, et le protestantisme son expression philosophique dans le panthéisme. Dans un premier livre, sous ces titres divers : État primitif de l'homme et origine du mal, péché originel, justification, sacrements, Église, rapport de l'Église céleste avec l'Église terrestre, Mœhler expose les contrariétés dogmatiques qui divisent les catholiques et les protestants du XVIe siècle, luthériens ou calvinistes; puis, dans un second livre et sous les mêmes titres, il étend cet examen contradictoire aux petites sectes protestantes : anabaptistes ou mennonites, quakers, frères moraves ou hernnhuters, piétistes, méthodistes, schwédenborgistes, sociniens, arminiens ou remontrants; c'est-à-dire qu'il passe en revue toutes les sectes que Bossuet n'a pu voir, et qu'il complète ainsi l'immortelle *Histoire des Variations*, seul ouvrage en

ce genre qui ait le droit de prendre rang avant la *Symbolique*.

L'œuvre de Mœhler fut accueillie avec des transports de joie et de triomphe du côté des catholiques, avec des cris de rage et de désespoir du côté des protestants, et elle devint bientôt en Allemagne comme le centre de la controverse religieuse qui divise l'Europe depuis trois siècles. Pendant que les théologiens catholiques s'avançaient pour soutenir la position gagnée contre l'erreur, tous les champions de l'hérésie, ministres, prédicants, docteurs, professeurs, descendaient dans l'arène à la voix du feu roi de Prusse, qui promettait une digne récompense au vainqueur de la *Symbolique*. Mœhler se tint d'abord à l'écart et laissa ses frères lutter pour lui. Mais la Réforme voulut tenter un suprême effort, et chargea la Faculté de Tubingue, représentée par le docteur Baur, de pousser la défense et l'attaque à toute extrémité. Cette fois Mœhler reprit les armes, et en 1834 il rentra en campagne avec ses *Nouvelles recherches sur les contrariétés dogmatiques entre les catholiques et les protestants*.

Nous avons dit la double exposition de la *Symbolique*; c'était dire le double thème que Baur se proposa de combattre. D'un côté, il défigura et calomnia la doctrine catholique; de l'autre, il replâtra et cacha sous des dehors menteurs l'hérésie protestante. Que devait faire Mœhler? Evidemment mettre de nouveau en relief l'antique croyance, la dégager de toutes les inculpations mensongères de Baur, et lui rendre tout l'éclat de la vérité; puis effacer le badigeon dont on avait paré un édifice vermoulu, mettre à découvert ses fondements et ses murs ruinés, et présenter l'hérésie dans sa laide et effrayante nudité. Or, tel est précisément le double objet des *Nouvelles recherches*. C'est assez faire entendre que Mœhler y suit le même ordre d'exposition que dans sa *Symbolique*, qu'il revient sur les mêmes questions, se contentant de traiter avec plus de détails plusieurs points de doctrine, et faisant droit ainsi à l'objection de quelques critiques, au jugement desquels le savant théologien avait d'abord passé trop rapidement sur certaines matières. Aussi a-t-il pu dire dans sa Préface : « Nous » croyons avoir épuisé notre sujet; tellement que nous ne craignons » point de donner cet écrit comme un supplément utile à la *Symbolique* » (p. XXVII). » Ajoutons qu'il en est le complément nécessaire, et que les deux ouvrages réunis font une des meilleures expositions du dogme catholique, la plus fidèle histoire du protestantisme à ses différents

âges, et, par conséquent, un des plus solides monuments élevés à la gloire de l'Église et à la confusion de l'hérésie.

192. VICTORIN DE FELTRO, ou *de l'Éducation en Italie à l'époque de la Renaissance,* par Mlle E. BENOIT. — 2 volumes in-8° de IV-332 et 300 pages plus un portrait de Victorin dessiné par Mlle I. C, d'après Pisani, et gravé par Oleszynski (1853), chez Gaume frères; — prix : 12 fr.

Victorin, né à Feltro en 1378, fils d'un gentilhomme ruiné par les guerres civiles qui désolaient alors l'Italie, perdit son père à l'âge de quinze ans, et resta ainsi le seul soutien de sa mère. Dès lors commença pour lui une vie toute de dévouement et de travail. Il n'y avait à Feltro aucun professeur capable de satisfaire la soif d'étude qui le dévorait, et c'était à Padoue qu'il eût été conduit, si son père avait vécu. Il ne pouvait plus songer à la brillante Université : il était trop pauvre ; pour nourrir sa mère, il n'hésita pas à donner des leçons de lecture et d'écriture à de jeunes enfants. La Providence le préparait par là à ce qui devait être l'occupation de toute sa vie, l'éducation de la jeunesse. Sa mère mourut. Le jeune homme se rendit alors à Padoue, et trouva dans l'Université de cette ville les plus célèbres professeurs de l'Italie, et Gasparino Barzizza, *restaurateur de la langue latine*, et Paolo Nicoletti, et Jacopo della Torre, professeurs de philosophie, et Jean de Provence, le fils adoptif de Pétrarque, qui enseignait l'éloquence et les belles-lettres, etc. Mais le plus illustre de tous était Biaggio Pelacane de Parme, qui enseignait les mathématiques en même temps que les belles-lettres. C'est dans le livre de Mlle Benoît qu'il faut étudier le caractère de ces savants, et lire les détails des mœurs universitaires de la Renaissance. Pelacane était d'une avarice sordide ; pour obtenir des leçons de lui, Victorin dut se résigner à le servir à l'heure des repas, et encore fallait-il remercier de sa générosité l'avide professeur. Mais rien ne pouvait rebuter notre héros, quand il s'agissait d'acquérir la science. Son courage fut bien récompensé. Il devint l'un des plus illustres élèves de l'Université ; Jean de Provence le prit en affection ; Ambroise Traversari, qui était presque de son âge et qui devint plus tard général des Camaldules, se lia avec lui d'une étroite et constante amitié, et quand il se rendit à Venise, après avoir achevé ses études, il trouva dans l'amitié du célèbre Guarino un appui qui le mit au-dessus du besoin. — Bientôt les disciples accoururent en foule aux leçons de Victorin, sa réputation s'étendit au dehors : on le rappela à Padoue. Mais on ne put l'y garder longtemps ; Venise le revendiqua, et c'est là que François de Gonzague, seigneur de Mantoue,

alla le chercher pour faire l'éducation de ses fils. Cette éducation fut la grande œuvre de Victorin ; elle remplit presque toute sa vie, comme elle est l'objet principal du livre que nous examinons.

Il y avait, au XVe siècle comme de nos jours, deux écoles bien tranchées au point de vue de l'éducation : la plupart des savants professeurs dont les noms sont venus jusqu'à nous, pleins d'engouement pour les trésors de l'antiquité qu'on venait de retrouver, ne voyaient plus que les Grecs et les Romains, ne pouvaient plus comprendre d'autre civilisation que celle d'Homère et de Cicéron, d'autre philosophie que celle de Platon, et préparaient cette décadence de la foi catholique qui amena les funestes hérésies du siècle suivant. Pour ces professeurs, l'éclat de l'enseignement était tout ; ils croyaient avoir rempli leur mission quand ils avaient inspiré à l'ardente jeunesse qui assistait à leurs leçons, l'enthousiasme dont ils brûlaient eux-mêmes pour la littérature païenne ; ils ne songeaient guère à rendre cette jeunesse solidement chrétienne pour la mettre à l'abri des naufrages et pour en faire une de ces fortes générations qui sauvent les nations à l'heure du danger. Comment auraient-ils pu le faire ? Pour eux, la langue des Pères de l'Église était une langue barbare ; le grec de l'Évangile n'était point le grec de Platon, et l'on ne trouvait pas dans les philosophes anciens les dogmes du christianisme. Heureusement, à côté de ces savants aveugles, il y en avait d'autres plus clairvoyants, parce qu'ils étaient plus humbles et plus pieux. Ces derniers admiraient aussi les beautés d'Homère et de Virgile, de Platon et de Cicéron ; mais ils reconnaissaient la supériorité de l'Évangile et de la morale chrétienne ; — ils admiraient les héros antiques ; mais ils mettaient au-dessus d'eux les héros de la foi ; — ils lisaient Platon ; mais saint Augustin, saint Jean Chrysostome et les autres illustres docteurs de l'Église leur paraissaient supérieurs ; — enfin leur enthousiasme pour les Républiques de la Grèce et de Rome ne les empêchait pas de comprendre et de préférer la divine constitution de l'Église et les merveilleuses ressources de la société chrétienne. Aussi l'enseignement, pour eux, n'était-il ni un métier ni un instrument de vanité, mais une véritable vocation, et ils songeaient au cœur de leurs disciples plus encore qu'à leur intelligence.

Victorin était un de ces maîtres pieux et dévoués qui se roidissaient contre la pente de leur siècle, et qui préparaient les forts caractères capables de sauver la société. François de Gonzague le savait ; c'est pour cela qu'il le choisit pour être le professeur de ses fils ; il n'eut pas

en existe plus de cent autres. Les ouvrages ascétiques de saint François de Sales, de saint Liguori, de Croiset, de Nepveu, de Nouet, de Saint-Jure, de Rodriguez, de Boudon, de Baudran, du P. Lombez, de Berthier, de Collot, une foule d'autres très utiles à la piété, qui sont depuis longtemps jugés excellents et font les délices des âmes pieuses, ne peuvent se trouver que chez les libraires.

» VI. Les livres donnés en prix aux élèves des établissements publics doivent être aussi examinés avec soin : on en distribue souvent de très-blâmables. Ainsi, une notice du mois de juillet 1851 contient deux éditions, in-8° et in-18, des *Etudes ou Discours historiques* de M. *de Châteaubriand*, dont le texte est parfois si répréhensible et les notes latines souvent insoutenables ; les *Martyrs*, in-8° et in-12, dont bien des pages conviennent si peu à de jeunes imaginations ; l'*Histoire de Charles XII, roi de Suède*, in-8o ; l'*Histoire de la Russie sous le Pierre-le-Grand*, in-8o ; le *Siècle de Louis XIV* et *de Louis XV*, in-8o ; le *Siècle de Louis XV*, in-18, par *Voltaire* ; le *Précis de l'Histoire des Français*, par Simonde *de Sismondi*, 3 volumes in-8o.

. . . .

» VIII. La Commission permanente a sans doute empêché la circulation de beaucoup de livres détestables, mais il est à regretter qu'on n'ait pas pu interdire tous ceux qui sont vraiment mauvais, et laisser circuler tous ceux qui sont revêtus de l'approbation de l'Évêque diocésain. C'est à la sollicitude pastorale qu'il appartient de s'appliquer à cette double bonne œuvre : signaler les mauvais livres pour les arrêter, et se procurer les bons ouvrages pour les répandre.

OUVRAGES

Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

La S. Congrégation de l'Index, par un décret du 13 février dernier, approuvé par le Souverain Pontife le 16 du même mois, a condamné les ouvrages suivants :

Encyclopédie moderne, Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres, des arts, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce ; nouvelle édition, entièrement refondue et augmentée de près du double, publiée par MM. Firmin Didot frères, sous la direction de M. Léon Renier.

Warnung vor Neuerungen und Uebertreibungen in der catholischen Kirche Deutschlands von Joseph Burkard Leu. (*Avis contre les innovations et les exagérations dans l'Église catholique d'Allemagne,* par Joseph Burkard Leu.)

Theological Essays, by Frederick-Denison Maurice. (*Essais de théologie*, par Frédéric-Denison Maurice.)

Del principio moderatore della morale pubblica e della pubblica salute del Dottore Angelo Pelliccia. (*Du principe modérateur de la morale publique et du salut public,* par le docteur Ange Pelliccia.)

13e ANNÉE. No 10. Avril 1854.

DE LA CONNAISSANCE DE DIEU,

Par A. GRATRY, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception.

2 VOLUMES IN-8° DE XII-440 ET 432 PAGES (1853),

Chez Charles Douniol et chez Jacques Lecoffre et Cie; —prix: 12 fr.

Lorsque l'*Étude sur la sophistique contemporaine* vint révéler un esprit d'une vigueur peu commune et un métaphysicien du plus haut essor (Voir p. 419 de notre tome XI), on comprit, à la manière dont il envisageait les choses, et surtout à ses conclusions, que le nouveau défenseur de la vérité essaierait de trouver le remède aux maux que nous voyons. Ce début donnait le droit d'attendre beaucoup : le livre de *la Connaissance de Dieu* a dépassé l'espérance. Nul ne doit s'étonner que cet ouvrage ait jeté l'émotion dans le public philosophique et littéraire. Et cette émotion, qui n'avait pas été ressentie à ce degré depuis longtemps, accuse peut-être, à elle seule, d'une certaine exagération le cri d'alarmes jeté par M. l'abbé Gratry, et qu'on pourrait appeler le cri de détresse de la raison humaine. « La raison humaine est » en péril, s'écrie-t-il ; on se plaignait, il y a vingt-cinq ans, de l'indif- » férence en matière religieuse ; depuis, nous avons fait un pas de plus » dans la décadence intellectuelle, et l'on peut se plaindre aujourd'hui » de l'indifférence en matière raisonnable (p. I). » Ce mal, que M. l'abbé Gratry met à nu d'une main émue, mais assurée, quoi qu'il en soit de sa gravité et de son étendue, ce mal existe et nous ronge : l'affaissement des âmes, l'hébêtement des intelligences est un fait qui frappe les yeux. Il n'y a plus, après cela, que la confusion théorique du bien et du mal, de l'erreur et de la vérité ; et c'est dans cet abîme, en effet, que l'on va s'engloutir. Une école philosophique est née, qui, se prenant au sérieux, a posé, avec une science effrayante, comme base de la philosophie et comme principe fondamental, l'identité des contradictoires. Et ses affreuses conclusions ne sont pas restées à l'état spéculatif : elles circulent comme des vérités métaphysiques et sociales, elles se traduisent souvent par des faits propres à glacer le sang dans les veines. C'est maintenant un lieu commun, que la parenté de Proudhon

» plaires de l'*Almanach des Bons Conseils* pour 1854. — Une somme de » 1,500 fr. a aussitôt été votée pour la Société de Paris, en addition au » précédent crédit de 2,500 fr. De nouvelles allocations de 500 fr. ont » été faites à chacune des Sociétés de propagande de Toulouse, de Ham- » bourg, de Berlin et de Nuremberg, complétant la somme de 100,000 » francs pour les contrées étrangères et païennes. — Les recettes du » mois de février ont été de 150,000 fr. Depuis le 1er avril 1854, il a été » mis en circulation gratuite 42,022,635 pages de Traités religieux. On » en a expédié du dépôt, pendant le mois, pour 120,000 fr. »

Il est bon de remarquer que l'*American Tract Society* est la moindre des Sociétés bibliques étrangères qui votent des fonds pour développer en France le colportage protestant. Qu'on juge par là des dangers dont nous sommes environnés, et que le zèle des catholiques pour la propagation des bons livres y trouve un nouvel aliment et un encouragement puissant.

OUVRAGES

Condamnés et défendus par la S. Congrégation de l'Index.

La S. Congrégation de l'Index, par un décret du 6 avril courant, approuvé le 8 par le Souverain Pontife, a condamné les ouvrages suivants :

Catechismo sulla creazione del mondo, e sulla teoria della terra, per domande e risposte, del dottore sacerdote Leonardo Iddocchio. — Sassari, 1852. (*Catéchisme sur la création du monde et la théorie de la terre, par demandes et réponses*, par le docteur Iddocchio, prêtre. — Sassari, 1852.)

Giuochi onesti per la gioventù, ovvero il Saputello in conversazione, seconda edizione. — Livorno, fratelli Vignozzi e nipote, 1837. (*Jeux honnêtes pour la jeunesse*, ou *le Saputello* (*celui qui fait le savant sans l'être*) *dans la conversation*, 2e édition, Livourne, Vignozzi frères et neveu, 1837.)

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Warnung vor Neurungen und Uebertreibungen in der catholischen Kirche Deutschlands*, von Joseph Burkard Leu (Voir p. 448 de notre présent volume), s'est honorablement soumis et a condamné son livre.

Le prix du *Cours d'instruction religieuse*, dont avons rendu compte il y a un mois (p. 412), est de 9 fr. et non de 12 fr., comme on l'a imprimé par erreur.

13e ANNÉE. N° 11. *Mai* 1854.

MÉMOIRES DE DANIEL HUET,

Évêque d'Avranches.

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS DU LATIN EN FRANÇAIS,

PAR M. CHARLES NISARD.

1 volume in-8° de XII-308 pages (1853), chez Hachette et Cie;— prix : 6 fr.

On ignorait assez généralement que l'illustre Huet eût laissé des Mémoires. Cet ouvrage, enseveli sous la poussière des bibliothèques publiques, n'avait encore eu qu'une édition, connue sous ce titre : *Petri Danielis Huetii, episcopi Abrincensis, Commentarius de rebus ad eum pertinentibus.— Amstelodami, apud Henricum du Sauzet,* 1718. L'oubli dans lequel il était relégué tenait à deux causes différentes : imprimé hors de France, il n'avait circulé qu'imparfaitement parmi nous; écrit dans cette belle et vigoureuse langue latine que le savant Évêque d'Avranches avait maniée avec tant de grâce et de flexibilité, il ne s'adressait qu'à un public très-restreint si l'on écarte les femmes, et les hommes qui, même instruits, repoussent un ouvrage, dès que la lecture en devient une étude. — M. Charles Nisard a voulu naturaliser parmi nous un volume qui méritait doublement cet honneur, par sa valeur intrinsèque, et par la lumière qu'il répand sur une époque de vitalité si féconde et si glorieuse pour la France. Ces pages furent le dernier fruit d'une plume infatigable. Elles furent composées au déclin de la vieillesse, alors qu'une maladie de six mois avait averti l'auteur que son pèlerinage s'achevait ici-bas et qu'il fallait dire adieu à ses nombreuses études. Jusque là, il savait trop quel était le prix du temps pour le consacrer à des récits personnels. Sans doute on voudrait quelquefois plus de développements dans ce retour sur soi-même; ailleurs on s'aperçoit que cette mémoire, qui avait été si puissante et si richement meublée, bronche dans l'occasion; enfin l'inspiration et le souffle manquent à cette œuvre tardive. Mais à un reste de gaîté et de verve qui a son côté satirique, on reconnaît encore cette verte vieillesse qu'a louée le poëte, et qui a gardé jusqu'aux bords de la tombe le culte privilégié des muses.

» l'homme mortel (pp. 88, 89). — Nous sommes obligés de reconnaî-« tre comme propositions incontestables que Dieu nous a créés avec » des conditions d'existence qui s'attachent à des êtres passionnés » et dès lors imparfaits ; qu'il a rivé l'humanité à la mort comme une » nécessité de sa création (p. 93). » Est-ce que la foi catholique n'enseigne pas, au contraire, que Dieu avait créé l'homme immortel, et qu'au moment où il sortit des mains du Créateur, tous ses sens étaient dans un parfait assujettissement à l'esprit? Ce n'est pas Dieu qui a fait la mort, c'est l'homme; elle est le fruit de son alliance avec le péché. — Au chapitre XIII, intitulé : *des Châtiments en ce monde*, M. de Plasman donne pour exemple des châtiments infligés aux hommes et aux peuples par la divinité, la chute de Napoléon, de Charles X et de Louis-Philippe. Le choix, à notre avis, n'est pas heureux ; les cyprès plantés sur la tombe de ces trois monarques n'étendent pas encore assez loin leur ombrage pour qu'on puisse ainsi publiquement s'emparer de leurs noms et commenter leurs actes. — En résumé, M. de Plasman a pris la plume à bonne intention ; il a voulu « mettre à la portée de tous, petits et grands, » les preuves de l'existence de Dieu ; » nous louons sa bonne volonté, mais nous ne croyons pas qu'il ait réussi. PARIS.

270. LES FEMMES DE L'ÉVANGILE, *Homélies prêchées à Paris à Saint-Louis d'Antin*, par le R. P. VENTURA DE RAULICA, ancien général de l'Ordre des théatins, etc. — 1 volume in-8° de XVI-518 pages (1854), chez Vaton ; — prix : 7 fr. 50 c.

Prêchées d'abord et publiées en italien à Rome, ces homélies reparaissent sous un costume français, après avoir retenti dans une des chaires de Paris. Notre pensée ne saurait être d'analyser en détail chacun de ces longs discours : nous voulons nous borner à en faire connaître l'esprit et le genre.

Comme Jésus-Christ s'était fait prédire et figurer lui-même, par des paroles et par des actions, dans la personne des prophètes et des patriarches, de même il a voulu instruire son Église, en prédire et en figurer les caractères, la mission, la destinée, par des paroles et par des actions, dans sa propre personne. L'Évangile renferme donc autre chose que le sens *immédiat* ou littéral, autre chose même que le sens *tropologique* ou moral, que le sens *ananogique* ou relatif à la vie future : tout

dans ces pages offre encore un sens *allégorique* ou spirituel, qui représente l'Église ; c'est-à-dire que dans l'Évangile, comme dans le reste de l'Écriture sainte, tout est historiquement vrai, et en même temps tout est mystérieusement prophétique. Ne chercher dans la Bible que le sens littéral, c'est imiter le juif et le protestant qui, en s'arrêtant à la lettre, n'y découvrent ni Jésus-Christ ni l'Église. N'expliquer l'Évangile qu'au sens littéral, c'est n'en donner qu'une connaissance superficielle, c'est en rendre la prédication fade et banale, c'est prêcher la morale indépendamment du dogme et du mystère, c'est dépouiller le livre divin de son onction et de son amour. Ainsi n'agissaient pas les Pères. Dans l'interprétation de l'Écriture ils ne négligeaient aucun sens ; mais, embrassant tous les desseins de Dieu, ils expliquaient l'harmonie des deux Testaments, l'accomplissement des prophéties, les analogies de la lettre avec l'esprit, du dogme avec le précepte. Voilà pourquoi leurs instructions sont si solides, si riches, si éloquentes. Voilà pourquoi les fidèles de leur temps étaient si vigoureux dans la foi, si éclairés dans la science divine de la religion. C'est à cette grande méthode des Pères, trop oubliée en France depuis Bossuet, et presque aussi abandonnée dans le reste, de l'Église, que le P. Ventura voudrait ramener la prédication. C'est d'après cette méthode qu'il a composé ces homélies. Là l'Évangile est successivement expliqué dans son sens littéral, dans son sens tropologique ou anagogique, et dans son sens allégorique. Tout y est imité des Pères, pensée et style ; souvent l'orateur y parle avec leurs paroles, toujours d'après leurs doctrines et leur autorité.

Pour rendre ces homélies encore plus solides, plus utiles et plus variées, il en a lié le récit à l'un des mystères, des dogmes, des lois du christianisme. Ainsi la *Chananéenne*, c'est la prière ; *la femme malade*, la piété ; la *fille de Jaïre*, la mort des justes ; la *femme adultère*, le repentir ; la *veuve de Naïm*, l'Église-mère et la mère-Église ; la *Samaritaine*, la grâce ; la *pécheresse*, l'amour pénitent ; *Marie au pied de la croix*, la mère de l'Église ; les *saintes femmes au tombeau*, le bonheur des petits ; *Marthe et Madeleine à la résurrection de Lazare*, la résurrection des morts.

Nous ne présentons pas ces homélies comme des chefs-d'œuvre en tout point : il y a là de la diffusion, du désordre et quelques subtilités. Encore moins les offrons-nous comme modèles de style : à leurs barbarismes involontaires ou affectés, à leurs constructions incorrectes, on reconnaît un orateur étranger. Mais avouons qu'elles renferment une richesse de

doctrine, une connaissance des mystères de l'Évangile, une onction de piété, qu'on chercherait vainement dans tous les recueils de prônes composés ou suivis par nos modernes prédicateurs. Reconnaissons, d'un autre côté, que ce genre de prédication exige des études, des connaissances qui ne sont pas à la portée de la plupart des ministres de l'Évangile, absorbés par les travaux de leurs saintes fonctions. Au moins faisons des vœux pour que les plus éminents et les plus libres de nos prêtres entrent dans la voie des Pères que vient de leur rouvrir avec tant d'éclat le P. Ventura. C. MILLÉ.

271. **HARMONIE DU CATHOLICISME** *avec la nature humaine*, par Mme L. DE CHALLIÉ (née Jussieu). — 1 volume in-8° de VIII-324 pages (1854), chez Gaume frères ; — prix : 5 fr.

Ce livre est un beau commentaire du mot célèbre de Tertullien qui lui sert d'épigraphe : *Testimonium animæ naturaliter christianæ*. Entre le système rationaliste, qui fait de la vérité l'œuvre de l'homme ou le résultat du développement progressif de la raison, et le système catholique, qui en rapporte la connaissance à la révélation divine et à l'enseignement de l'Église, Mme de Challié a cherché et trouvé une heureuse conciliation. Les preuves extérieures de la vérité religieuse étant nulles pour le rationalisme, qui ne tient pas compte des preuves surnaturelles de la religion, elle s'est transportée et renfermée dans cette nature humaine où il se plaît à habiter et à laquelle il demande tous les éléments de la vie intellectuelle. Elle aussi a parcouru le domaine de l'âme, elle l'a interrogée, et toujours elle a reçu pour réponse un témoignage rendu à la foi catholique, et partout elle a découvert un rapport immédiat et direct des lois mêmes de l'entendement et de la conscience avec le principe de l'autorité de l'Église. C'est ce rapport, constituant une *harmonie* absolue entre le catholicisme et la nature humaine, qui lui a fourni le titre et le sujet de son livre.

L'homme a besoin de la vérité, surtout de la vérité religieuse, la seule qui intéresse directement sa destinée, et qui puisse lui révéler le motif et la fin de son existence. Or, cette vérité, il ne la trouve pas en lui, car il ne sait rien s'il n'est enseigné ; et, d'un autre côté, la société, composée d'individus d'une nature semblable, ne sait rien non plus par elle-même et ne peut l'enseigner de son propre droit. — Faut-il donc désespérer de la vérité et de la certitude religieuse ? Non, car l'homme découvre dans son entendement et dans sa conscience des

raisons souveraines pour se rassurer. Son entendement lui crie qu'il est fait pour la vérité et non pour le doute, que, par conséquent, la vérité existe quelque part. Où est-elle? naturellement dans la doctrine la plus sainte, la mieux soutenue dans ses rapports, la plus pure, la plus relevée, la meilleure enfin, suivant l'intuition de l'âme. Et voici se dresser devant nous la merveille de la foi, dont l'excellence et la sainteté déclarent qu'elle doit avoir la vérité pour objet. Mais, de son côté, la conscience nous crie que la foi, malgré son admirable conformité avec la raison, est moins une science qu'une vertu, que le résultat simultané de nos efforts et de la grâce de Dieu ; car l'homme, ayant perdu par orgueil et abaissement de sa nature morale la connaissance des vérités surnaturelles, ne peut y revenir que par la voie de l'épreuve, de l'humble soumission, du renouvellement moral. C'est ainsi que l'entendement et la conscience nous conduisent à la vérité religieuse : l'un en proclamant que la vérité n'est ni dans l'homme individuel ni dans l'homme collectif comme dans son principe, qu'elle ne peut exister qu'en vertu d'une parole venue de Dieu, conservée par une autorité divine elle-même et saisie par la foi ; l'autre, en nous enseignant que l'intelligence, déchue par orgueil, est solidaire, dans l'ordre surnaturel, de la vertu, de l'abaissement du sens personnel devant le mystère, de la soumission humble, libre et effective à l'autorité religieuse. — Et nous voici arrivés à reconnaître l'existence nécessaire de la révélation, l'existence nécessaire de l'Église, sans laquelle la révélation ne saurait ni se conserver dans le monde, ni nous être enseignée. Pour être en rapport avec la vérité divine, infaillible, immortelle comme elle ; pour être en rapport avec nous, elle sera humaine et visible. De là la hiérarchie, de là le sacerdoce ; de là la papauté, lien unitaire de la hiérarchie, centre où elle converge, foyer d'où elle rayonne. Cette Église devra donner aliment au besoin de piété qui est en nous, correspondre aux exigences de notre double nature, embrasser l'humanité entière, sans distinction de grands et de petits, de savants et d'ignorants, pour les confondre dans l'unité de la foi, nous accompagner dans toutes les phases de notre existence morale, pour prêter à chacun le secours et le remède qui lui convient : de là le culte extérieur, manifestation et satisfaction nécessaire du sentiment personnel de la piété, le culte extérieur avec ses hauteurs et ses humbles pratiques, se réunissant les uns et les autres dans la même croyance ; de là, les sacrements, expression la plus haute du culte, réfléchissant

à ceux qui voudront savoir au prix de quelles attaques et de quelles injustices les écrivains qui se vouèrent à défendre la religion, durent remplir leur mission, et atteindre le terme de leur courageuse entreprise. Nous espérons bien pour eux que le livre de M. Hyppolite Castille ne leur aura pas fait plus de peur qu'en réalité il ne leur a fait de mal.

J. Duplessy.

274. **INSTRUCTION PASTORALE** *sur le chant de l'Église*, par Mgr Parisis, évêque d'Arras. — 2e édition, in-8o de 72 pages (1854), chez Jacques Lecoffre et Cie ; — prix : 1 fr.

Importance de ce sujet, surtout pour les prêtres ; part que doivent prendre même les simples fidèles au chant de l'Église, comme dans les siècles de foi, sans dédain des mélodies liturgiques, ni préférence pour leurs dévotions particulières ; caractères essentiels du chant de l'Église, ramenés tous à cet axiome : le chant pour les paroles, et non pas les paroles pour le chant ; règles générales pour la bonne exécution du chant religieux : justesse, ensemble et piété ; règles particulières, ou conditions de la justesse, lois de la psalmodie, du rhythme et des cantiques, telle est l'analyse sommaire de cette Instruction pastorale, remarquable, comme tout ce qui sort de la plume du vénérable auteur, par son esprit de foi, sa science, son bon sens suprême, ses détails techniques et ses applications éminemment pratiques.

275. **MÉDITATIONS** *sur la vie et la doctrine de Jésus-Christ, d'après les quatre évangélistes, pour tous les jours de l'année*, par le P. Avancin, jésuite. *Traduction libre du latin*, par M. l'abbé Marguet, chanoine et vicaire général de Nancy. — 2 volumes in-18 de xxxiv-390 et xii-415 pages (1853), chez Périsse frères, à Lyon et à Paris ; — prix : 3 fr.

Ce n'est pas sans raison que les méditations du P. Avancin sont estimées des hommes versés dans la science ascétique. Ce vénérable religieux est un de ceux qui ont le mieux étudié la vie et les paroles, l'esprit et les vertus de Jésus-Christ, le grand modèle des chrétiens. Mais son ouvrage, écrit en latin, n'avait été bien connu jusqu'ici que du clergé. M. l'abbé Marguet a eu l'heureuse idée de faire passer dans notre langue ce trésor précieux pour toutes les âmes pieuses. Comme l'auteur avait principalement travaillé pour le corps dont il était membre, le traducteur a dû supprimer ce qui concerne la vie religieuse, et ajouter des réflexions et des pratiques conformes aux besoins des simples fidèles. Quoi qu'il en soit de l'importance de ces changements, nous remer-

cions sincèrement M. l'abbé Marguet d'un travail qui peut servir beaucoup à la sanctification des âmes. — Les deux volumes réunis renferment une méditation pour chaque jour de l'année, et chaque méditation se divise en trois points, à peu près d'un égale longueur. C'est ou une vérité dogmatique, ou une perfection de Dieu, ou un mystère de Jésus-Christ, une de ses vertus ou de ses maximes, qui fournit ces considérations, courtes, mais claires, solides et pratiques. Chaque parole réveille des réflexions utiles : point de répétitions ni de périphrases, jamais de prolixité ni de longueur. Comme, dans une méditation bien faite, le cœur et la volonté doivent trouver leur aliment aussi bien que l'esprit, l'auteur a su renfermer dans chaque point des sentiments et des affections analogues à la maxime ou à la vertu qu'on médite : presque toujours il indique en deux mots un retour sur soi-même, des regrets pour le passé, des résolutions pour l'avenir. Par là, les personnes mêmes qui sont peu habituées à l'exercice de l'oraison, peuvent se servir très-utilement de ce livre ; tous les actes qu'elles doivent produire en s'entretenant avec Dieu, leur seront suggérés d'avance par la lecture du sujet qu'elles auront choisi. — Ajoutons que, dans des observations préliminaires, le traducteur a parfaitement expliqué l'obligation pour tous de pratiquer la méditation, et la méthode qu'il faut suivre pour en retirer du fruit. Les prétextes qu'on allègue pour s'en dispenser sont aussi victorieusement réfutés, et après ce préambule le lecteur se trouve heureusement disposé à faire usage des méditations qui lui sont offertes. — Pour qu'on soit mieux fixé sur le contenu de cet ouvrage, nous dirons aussi que l'auteur n'a pas toujours pris dans l'Évangile du jour le sujet de la méditation. Dans le premier volume, il étudie principalement la création et l'Incarnation, la vie de Jésus-Christ, son enfance, sa passion, sa mort, sa résurrection et sa vie glorieuse. Dans le second, il considère d'abord les perfections de Dieu, et il parcourt ensuite les actions, les miracles et les instructions les plus remarquables de notre divin Maître. Ainsi le chrétien qui aura fait usage de ces méditations dans le cours d'une année, possédera nécessairement une certaine connaissance de Jésus-Christ et de sa doctrine. — La traduction de M. l'abbé Marguet est partout élégante et facile ; il y a dans les réflexions qu'il nous présente beaucoup de justesse, de naturel et d'onction. — Quoique ces deux volumes soient généralement irréprochables sous le rapport typographique, nous signalerons à l'éditeur deux erreurs qui doivent disparaître : au sujet du péché originel, nous lisons cette phrase : « Marie en a

fusent de reconnaître l'autorité usurpatrice des Tartares, et n'admettent d'autre droit de régner que la possession. Bientôt ils se lèvent en armes, s'avancent rapidement, menacent les villes, rançonnent les villages, battent à plusieurs reprises les troupes impériales, déjouent toutes les ruses par lesquelles on s'efforce de les arrêter, soulèvent des provinces entières, voient à chaque pas leur nombre s'accroître, leurs espérances grandir, jusqu'à ce qu'ils s'emparent de l'importante ville de Nankin. En face d'un péril si imminent, « les actes de l'empereur se réduisent à » ceci : prières, supplications adressées aux vieilles divinités impuissantes » et sourdes ; condamnations, exécutions, et appel constant aux pas- » sions les plus basses, à la trahison et à l'assassinat (p. 235.) ». De leur côté, les insurgés livrent impitoyablement aux plus affreux supplices ceux de leurs ennemis qu'ils font prisonniers. Du reste, on en est encore réduit aux conjectures sur le véritable esprit qui anime les chefs de l'insurrection. Les auteurs de la proclamation de Young-Gan-Tcheou parlent « de décrets du ciel. Ils se sont prosternés devant l'Être » Suprême, après avoir appris à adorer Dieu. Ils se sont efforcés de » sauver le peuple des calamités. Ce sont là des formules inconnues » aux Chinois idolâtres et étrangères au langage catholique ; c'est au » protestantisme que revient l'honneur de les avoir introduites en Chine, » et, ainsi qu'on l'a dit, il paraît que réellement, parmi les insurgés, un » protestant indigène occupe un rang très-élevé et une autorité très- » grande. Ce protestant est, assure-t-on, un disciple de Gutzlaff, le der- » nier secrétaire-interprète du gouvernement de Hong-Kong.... Lors- » qu'on apprit que sur différents points les rebelles avaient brûlé les » statues bouddhiques et renversé les pagodes, on pensa d'abord que » quelques légions catholiques étaient mêlées aux rebelles : mais, plus » tard, les divers journaux anglo-chinois publièrent que c'était un » disciple de l'insinuant missionnaire protestant qui était le chef de » cette bande de partisans, dont le zèle se signale par la destruction » des monuments idolâtres (pp. 113, 114, 116.) » Quoi qu'il en soit, voici ce que l'on écrivait de Macao le 22 avril 1853, au sujet de l'insurrection : « Ces événements produisent ici une impression profonde ; » en général on s'en réjouit ; on croit que le triomphe de Tien-Tè serait » celui de l'influence chrétienne (p. 266). » Tel est, en résumé, le fond du volume que nous avons sous les yeux. — Depuis lors les faits ont marché encore, et le livre de MM. Callery et Yvan aurait besoin de complément ; mais, tel qu'il est, on le lira toujours avec intérêt, à cause

de sa netteté d'exposition et des nombreux documents officiels sur lesquels s'appuie le récit. Il n'offre d'ailleurs aucun danger, même pour la jeunesse.

297. **MŒURS ET PRATIQUES** *des démons ou des esprits visiteurs d'après les autorités de l'Eglise, les auteurs païens, les faits contemporains*, etc., par M. le chevalier GOUGENOT DES MOUSSEAUX. — 1 vol. in-12 de XVI-404 pages (1854), chez H. Vrayet de Surcy; — prix : 3 fr. 50 c.

Entre M. le chevalier Gougenot des Mousseaux et M. le marquis Eudes de Mirville, entre le livre plus récent sur les *Mœurs et pratiques des Démons* et le livre déjà si connu *des Esprits* (Voir p. 164 de notre présent volume), il y a de nombreux rapports avec quelques différences. Les deux auteurs sont également catholiques. Tous les deux, grâce à tous les loisirs et à tous les moyens qu'ils doivent à leur position sociale, ont pu passer de longues années à étudier cette fièvre de l'inconnu et du merveilleux qui travaille le monde presque autant que la faim de l'or et de la jouissance, à suivre les progrès d'une croyance superstitieuse à des prodiges sérieux ou puérils se développant en raison directe de l'affaiblissement de la foi aux grandes réalités chrétiennes ; tous les deux sont entrés dans ces abîmes avec le flambeau de la foi, et c'est pour cela qu'ils y ont pénétré si avant et qu'ils en ont rapporté tant de précieuses découvertes ; puis, tous les deux encore, saisissant l'à-propos, le moment juste et précis, plus qu'à aucune autre époque arbitre tyrannique du succès et condition essentielle pour être utile, ils ont livré à une avide curiosité la pâture de leurs recherches. Mais M. de Mirville entrait le premier dans une voie non frayée encore et devait craindre de se heurter, de se briser au ridicule. De là, dans sa marche, beaucoup de prudence, de circonspection, quelques-uns même ont dit de timidité. Venant après lui, trouvant les obstacles aplanis et une partie des spectateurs favorable, M. Gougenot des Mousseaux pouvait prendre une allure plus libre et marcher plus ouvertement au but. D'ailleurs, s'adressant à des savants, c'est-à-dire à des hommes qui ne trouvent pas dans leurs dictionnaires et leurs nomenclatures les termes de la langue chrétienne, M. de Mirville avait à éviter le mot propre ou à l'envelopper dans une périphrase scientifique : il intitula donc son Mémoire : *des Esprits et de leurs manifestations fluidiques* ; s'adressant surtout à des chrétiens habitués à entendre parler la langue franche de l'orthodoxie et à l'écouter avec respect et avec foi, M. des Mousseaux a

écrit hardiment en tête de son livre : *Mœurs et pratiques aes démons*. A son auditoire, M. de Mirville devait surtout des faits, et des faits appuyés sur des témoignages humains et scientifiques, sans chercher à l'entraîner dans une théorie du surnaturel où il n'aurait conduit que des moqueurs et des incrédules ; à son public, déjà suffisamment pourvu de récits merveilleux par les travaux antérieurs et les expériences de chaque jour, et disposé à recevoir le mot de la redoutable énigme, M. des Mousseaux pouvait mesurer la partie anecdotique et livrer plus pleinement l'explication religieuse. Ainsi, bien que partageant les mêmes convictions sur la réalité et la nature de certains prodiges contemporains, bien que partis de la même foi, des mêmes principes et tendant au même résultat, les deux auteurs diffèrent dans l'objet propre de leur travail, dans leurs procédés et dans leur marche, en sorte que leurs livres ne sont pas l'écho, mais l'interprète l'un de l'autre ; une suite de variantes sur un thème identique, mais un texte encore obscur et son commentaire obligé. D'un côté, les effets, les phénomènes ; de l'autre, la cause, la loi. Bien entendu que nous distinguons les deux ouvrages par ce qui forme leur caractère propre, sans prétendre que chacun d'eux n'ait rien des traits de son confrère : il y a des faits chez M. des Mousseaux, mais moins nombreux que chez M. de Mirville ; il y a des explications chez M. de Mirville, mais moins explicites que chez M. des Mousseaux.

Analysons rapidement le livre des *Mœurs et pratiques des démons*. — Il existe des démons, esprits déchus qui se répandent sur notre globe et dans son atmosphère ; il existe des âmes, des *lémures*, *lares* ou *larves*, âmes du ciel, du purgatoire ou de l'enfer, qui peuvent nous visiter après le trépas : voilà ce qu'attestent également le catholicisme et l'antiquité païenne. Quand les démons nous apparaissent, ils prennent soit des formes divines, soit la forme d'âmes humaines ; mais leur but est toujours de faire servir leur science, leur ruse, leur puissance, à la perte des hommes : de là le danger de tout commerce avec eux. Ils se cachent sous différents noms, fées ou génies, dans les divers systèmes de religion ou de mythologie. Peut-être ont-ils un corps fluidique, analogue au fluide hémato-nerveux, par lequel ils agiraient sur la nature et se mettraient en communication avec nous. Quoique partout répandus, ils affectionnent cependant certains lieux où ils molestent les hommes et les bêtes jusqu'à leur donner la mort, ou bien ils s'en emparent par la possession. Si redoutable et si malfaisante par elle-

même, leur puissance est encore accrue par l'imprudence des hommes. On les attire par les détestables pratiques de l'évocation, on entre en commerce avec eux par les mediums, au moyen des opérations de la magie, de certains signes sensibles qu'on pourrait appeler les *sacrements* du diable, par analogie avec les sacrements divins que les esprits se plaisent à copier; nous pourrions ajouter : au moyen du magnétisme, car entre lui et la magie il y a liaison étroite, sinon identité.

Toute cette doctrine s'appuie non-seulement sur l'Écriture, sur les Pères, sur les théologiens, sur la tradition et sur la pratique de l'Église, mais sur les philosophes de l'antiquité, sur les théurges d'Alexandrie et sur nos modernes magiciens ou magnétiseurs. Dans la même page les Augustin, les Tertullien, les Jérôme déposent à côté des Jamblique, des Porphyre, des Proclus; les Thyrée, les Schram, en compagnie des Cahagnet et des baron du Potet. C'est surtout à la *Théologie mystique* de Schram, livre classique, et aux ouvrages de Thyrée, savant jésuite du XVIe siècle, *Lieux infestés, obsessions et apparitions des esprits*, que M. des Mousseaux fait ses plus nombreux emprunts. Il y était invité par l'exemple de dom Calmet, qui n'a pas craint de puiser dans le jésuite allemand pour composer ses *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons et des esprits*. En entendant tous ces témoins, on est frappé du parfait accord de la magie à tous les âges, et disposé à prendre au sérieux les faits extraordinaires qui peuvent se produire de nos jours. M. des Mousseaux arrive alors aux prodiges récents : Cideville, extatiques, tables tournantes et parlantes, etc. Tous ces phénomènes, pour lui certainement démoniaques, sont formellement admis et attestés par une école de savants qui refusent de croire au démon. Mais, au lieu de leur donner une explication surnaturelle, ces savants ont eu recours à un fluide impondérable qu'ils ont appelé *od*, mot dérivé du sanscrit. Cet *od*, esprit universel, éther, fluide électrique et magnétique, fluide de la vie, modification d'une substance universelle, *Esprit-Dieu*, comme ils disent dans leurs blasphèmes, est la cause génératrice de tous les phénomènes du monde, et en particulier des phénomènes que d'autres attribuent à un principe surhumain. Après avoir prouvé l'absurdité de cette hypothèse, M. des Mousseaux en montre le danger et termine par des conclusions pratiques. Il est évident que la science impie tend à remplacer Dieu par la nature, à faire de la nature la servante empressée de l'homme, à faire de l'homme le seul Dieu de la terre et du ciel. De là un symbole nouveau, composé

d'un seul article : Dieu, c'est l'homme, et l'homme, c'est Dieu ; symbole universel, favorable aux passions, qui serait toute la religion de cet avenir final que nous annoncent les prophéties, et dont M. des Mousseaux croit l'apparition très-prochaine. Nous nous garderons bien de le suivre sur ce terrain glissant de la conjecture ; mais nous nous associons aux terreurs que lui inspire la tendance panthéiste et immorale de la magie moderne. Nous nous associons surtout à ses conclusions pratiques, et en présence des étranges phénomènes dont on ne peut contester au moins la possibilité, nous condamnons avec l'Écriture, avec l'Église, avec nos évêques, des actes qui, sous forme d'évocation et de magie, ou même sous forme de passe-temps et de badinage, pourraient établir entre nous et les esprits de ténèbres des rapports dont on ne saurait prévoir et mesurer les conséquences.

298. **NOUVEAU TRAITÉ DES SAINTS MYSTÈRES**, *conforme aux règles de la liturgie romaine*, par M. l'abbé Richaudeau, ancien professeur de théologie, *ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque de Blois*. — 1 volume in-12 de XII-480 pages (1853), chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 2 fr. 80 c.

Qui ne comprend la nécessité indispensable d'un traité des saints mystères, tant sont nombreuses et délicates les questions qui se présentent à chaque instant dans la célébration du divin sacrifice? Aussi n'est-il guère de prêtre qui n'ait dans sa bibliothèque l'ouvrage de Collet à côté des livres les plus fréquemment consultés. Mais Collet est bien sévère, bien suranné, bien incomplet, malgré les améliorations qu'y a introduites M. l'abbé Caron, de Saint-Sulpice. Dans les éditions les plus récentes on ne trouve presque aucun des décrets rendus depuis un siècle par la Congrégation des Rites. Les contiendrait-il, qu'il ne saurait plus suffire aux besoins actuels, n'ayant été ni composé ni remanié dans des vues exclusivement conformes à la liturgie romaine, à laquelle sont déjà revenus plus des deux tiers des diocèses de France. Il était donc plus qu'utile de donner un *Nouveau Traité des saints mystères* à la fois romain, complet, et tenant un sage milieu entre le relâchement et le rigorisme. C'est ce qu'a fait avec zèle et, croyons-nous, avec succès M. l'abbé Richaudeau. Tout en empruntant à Collet ce qui lui paraissait bon à conserver, il a changé le plan, l'ordre des matières, la division des chapitres ; il a corrigé le style, fait disparaître les plaisanteries de mauvais goût, retranché les inutilités pour faire place à de nombreuses additions. De cette manière, il a réussi à com-

poser un ouvrage plus méthodique, plus pratique, plus *complet*, *moins* volumineux cependant, d'une acquisition plus facile, et qui bientôt sera dans toutes les mains sacerdotales.

299. RELIGION, par M. Victor HENNEQUIN. — Tome Ier, 1 volume in-12 de 638 pages (1854), chez L. Dentu ; — prix : 3 fr.

M. Hennequin continue à écrire sous la dictée de l'*âme de la terre*, c'est-à-dire sous l'inspiration de la folie. Qu'attendre d'un homme racontant sérieusement qu'il a déjà vécu trois fois dans ce monde, et annonçant sa mort à jour fixe pour le 12 juin 1869 ? Il a d'abord été duchesse, et son mari, par jalousie, l'a fait dévorer vive par les chiens ; il est ensuite devenu homme de peine, puis femme encore, et femme malheureuse, enfin le rêveur que nous connaissons. Tant de misères méritent une récompense. Aussi doit-il entrer, dans un siècle, en qualité de sous-dieu d'âmes, dans une âme d'astre de nouvelle formation (pp. 36 38) ! En attendant, il reçoit les communications de l'*âme de la terre* au moyen d'un porte-voix fixé dans sa tête ainsi que dans celle de Mme Hennequin, et il raconte fort longuement leurs mutuelles révélations (pp. 457-629). Le lecteur ne peut en exiger de nous une analyse : comment enchaîner les rêves du délire? Nous ne savons même pas pourquoi ce volume est intitulé *Religion*, car nous n'y avons trouvé que les billevesées ordinaires du fouriérisme sur la *série* et l'*harmonie*, avec leur condiment obligé de blasphèmes contre le catholicisme, de rapprochements sacriléges entre Mahomet, Fourier et notre divin Sauveur. Plus que jamais, écrions-nous : *Ignosce... nesciunt quid faciunt !* Tout le système religieux de M. Hennequin, s'il en a un toutefois, se réduirait à un mélange singulier de sabéisme et de panthéisme, car le but suprême qu'il veut atteindre, c'est l'association des âmes humaines dans les âmes d'astres et l'absorption de celles-ci par l'âme divine (p. 56). Et voilà où conduit l'amour inné du merveilleux et du surnaturel chez l'homme, lorsqu'il cherche à se satisfaire en dehors de la révélation ! Égaré déjà dans les voies du fouriérisme, M. Hennequin a rencontré d'abord sur ses pas le somnambulisme magnétique, et son cerveau en a reçu une impression fatale ; bientôt il est arrivé devant les *tables tournantes*, et sa tête est définitivement entrée dans leur tourbillon ! Combien donc a été sage l'Église, combien sont sages et prudents nos évêques, quand ils proscrivent toutes ces pratiques superstitieuses qui aboutissent au suicide du corps ou de l'intelligence,

nous le proclamons *hardiment un indépendant rebelle à toute autorité* de la grammaire et du bon goût. Il n'est peut-être pas une seule page de son livre qui ne blesse l'un ou l'autre, et souvent tous les deux en même temps. Epithètes bizarres, mots forgés ou employés dans une acception nouvelle, constructions forcées, style aventureux, qui ne s'inquiète nullement de la correction; phrases prétentieuses et qui, avant tout, visent à l'effet; voilà d'un bout à l'autre ce qui, dans cet ouvrage, exerce la patience du lecteur. On a droit d'être surpris que l'auteur se soit présenté avec tant de confiance devant le public, et qu'écrivant dans une ville où les lettres sont cultivées, il n'ait pas demandé à une main amie de corriger les nombreux défauts qu'on remarque dans son œuvre. Il avait, d'ailleurs, dans le genre historique, de bons modèles qu'il aurait pu étudier et suivre; il en existe plusieurs dans notre langue, et n'eût-il lu que le cardinal de Beausset, il aurait appris comment on écrit dignement l'histoire d'un évêque. Au reste, le P. Caussette s'est attendu à être critiqué et il en a pris bravement son parti. Voici ce qu'il dit dans sa préface, et en un style qui lui est propre : « Un prêtre qui écrit ne peut avoir de déception. Avant d'é-
» lever la voix, il n'examine pas *si des courants propices vont porter sa*
» *parole et caresser sa traversée;* mais il prend son cœur d'une main,
» son crucifix de l'autre, et il s'agenouille pour demander au Ciel ce
» qu'il doit faire. Quand il a reçu la réponse, il ne craint plus l'épreuve,
» parce que l'épreuve vient d'en bas, tandis que sa force vient d'en
» haut. » C'est très-bien d'implorer le secours du Ciel avant de commencer à écrire; mais il nous semble qu'il ne faut pas tellement compter sur l'inspiration d'en haut, qu'on néglige les règles de l'art et du goût. Nous oserions presque dire que la charité est intéressée à ce qu'on écrive le mieux possible, quand il s'agit d'un livre pieux. Car que cherche le lecteur? A s'édifier par un récit dont le style lui plaise; or s'il est rebuté par le style, il rejette bientôt un ouvrage qui n'a pour lui presque aucun attrait, et le but qu'a dû se proposer l'auteur, intéresser et édifier, est totalement manqué. Nous ne craignons pas de prédire que c'est ce qui arrivera à l'ouvrage du P. Caussette. On pourra le consulter pour les faits qu'il rapporte; mais il ne sera pas mis au nombre des livres qu'on recherche presque autant pour la forme pour le fond.

TRESVAUX.

TABLES.

I.

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — — aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — aux PERSONNES INSTRUITES qui aiment les lectures graves et solides.

6. Indique les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
*. — d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. Livres qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. Livres absolument MAUVAIS.
M. Ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre,* cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve.*
Y. *Placée après un chiffre,* cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée,* et qui ne peut être *lu que par quelques-uns,* et pour des *raisons exceptionnelles.*

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres, indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi a toutes les classes intermédiaires ; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

B.

C.

I.

J.

L.

M.

W.

III.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

D.

ERRATA.

P. 94, *les trois lignes de la fin doivent être ainsi rétablies :*

» . . . . l'ÉGLISE a fait pour le cartésianisme ce qu'elle avait » fait pour la philosophie de Platon : elle s'en est servie. » — L'ÉGLISE a mis le cartésianisme à l'index. — « Thomassin aperçoit l'ÉLÉMENT DIVIN » de la raison, etc.

P. 451, *ligne* 26, la puissance, *lisez* l'impuissance.

P. 452, *ligne* 27, réformer, *lisez* reformer.

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye, rue de Paris, 80.



DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,

A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

